RÉPONSE

AUX ADIEUX

A BONAPARTE.

PORTRAIT

AU bas duquel on invite ceux qui le reconnaîtront à crayonner le nom du PERSONNAGE.

Ut pictura poesis erit.
HORAT.

SAGE dans le conseil, brave dans les combats,
Politique profond, ingénieux, sublime :
Envers ses ennemis, généreux, magnanime ;
Toujours par des bienfaits il signale ses pas.
Jeune encore, il atteint le sommet de la gloire :
La Fortune à son char attache la Victoire ;
Son nom avec orgueil aux peuples répété,
Marche à pas de géant vers l'immortalité.

NOTA. Un peintre habile, peut trouver dans ce portrait l'esquisse d'un grand tableau.

RÉPONSE
AUX ADIEUX
A BONAPARTE;

PAR A. AUZAT,

CITOYEN FRANÇAIS.

. . . . *Ridiculum acri*
. . . . . *Magnas plerumque secat res.*

PRIX UN FRANC.



A PARIS,

Chez { MARET, ET DESENNE, } au Palais-Égalité;

Et chez les Marchands de Nouveautés, et tous les principaux Libraires des Départemens.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

PRAIRIAL, AN VIII.

AVANT-PROPOS.

J'AI vu des gens tellement engoués de l'opinion que Bonaparte allait frayer le chemin du trône à Louis XVIII; j'ai vu tant d'affectation à publier le succès *des Adieux*, où cette question était agitée, que je n'ai pu me défendre de la curiosité de lire cet écrit.

S'il avait été moins prôné, et qu'il eût été réimprimé moins souvent, je l'aurais laissé dans l'oubli que méritent ces productions éphémères, qui nourrissent un instant l'illusion des visionnaires idolâtres.

Mais le ton d'assurance et de malignité que l'auteur a mis dans cet ouvrage, le style brillant et facile dans lequel il est écrit; les contradictions

qui s'y trouvent; les antithèses piquantes qui y fourmillent; l'éloge qu'en ont fait devant moi ses partisans, avec trop peu de ménagement peut-être; leur obstination outrée, m'ont fait naître l'idée d'y répondre.

Je ne sais si j'aurai réussi dans un objet qui intéresse aussi essentiellement tous les Français, quelle que soit leur opinion.

J'ai cherché la vérité sans passion: j'avais pour moi la bonne cause, le zèle ardent de la faire triompher et la bonne foi que j'ai toujours mis dans les discussions polémiques où je me suis engagé.

Mes adversaires sont peu nombreux, mais intolérans et tenaces : je ne me dissimule pas la difficulté de les vaincre. C'est à l'opinion publique à prononcer

sur la question importante que j'ai osé traiter; je souscris d'avance à son jugement.

Je ne connais pas particulièrement Bonaparte, il ne m'a jamais vu; je n'ai pu le juger que comme homme public.

J'écris ce que je pense, sans fiel et sans flatterie; ceux qui me connaissent savent que je n'ai jamais fait la cour à personne, et n'ai jamais souffert qu'on me la fît quand j'étais en place.

RÉPONSE
AUX ADIEUX
A BONAPARTE,

[AVEC CETTE ÉPIGRAPHE] :

. . . I, demens et sævos curre per Alpes,
Ut pueris placeas et declamatio fias! JUVENAL.

« Courage, *insensé!* franchis les espaces escarpés
« des *Alpes* (1), afin d'échauffer la verve des enfans,
« et d'être le sujet des amplifications de collége. »

SUR la question de savoir lequel de la monarchie héréditaire des Bourbons, ou du gouvernement actuel, convient le mieux à la France et à Bonaparte sous tous les rapports.

CET *insensé!* ce Bonaparte, que l'auteur anonyme *des Adieux* peint comme ne devant échauffer à l'avenir que la verve des enfans, a cependant échauffé la sienne de nos jours!

(1) L'auteur *des Adieux* ne pensait pas, en choisissant si à propos son épigraphe, que Bonaparte franchirait le grand Saint-Bernard avec toute l'artillerie de l'armée de réserve! Il avait prédit que le premier Consul ne partirait pas de Paris.

Est-ce une *amplification de collège* ? est-ce un rêve brillant ? une illusion fantastique, que l'auteur de ce pamphlet a cru pouvoir réaliser par son ouvrage ?

A-t-il espéré convaincre le premier Consul de la république française de l'avantage qu'il y avait pour la nation, et pour lui-même, à relever le trône des Bourbons sur ses ruines fumantes ?

A-t-il espéré faire d'autres prosélytes que ceux qui ont déja le même intérêt que lui, ou qui ont embrassé les mêmes erreurs ?

C'est ce dont on va juger.

L'insensé ! celui qui ferme l'oreille à la voix de la sagesse et de la raison, est celui qui ne veut pas voir dans les révolutions un ordre immuable de la nature des choses.

C'est celui qui déclame contre la tempête, parce qu'elle submerge un vaisseau !......

Tout passe, tout périt, tout change, tout se renouvelle ou se modifie sous nos yeux, et nous pourrions vouloir que les institutions humaines soient éternelles !.....

Analyse des Adieux.

« La race des Bourbons a régné sur la » France pendant plusieurs siècles, donc elle » doit y régner toujours !

» La noblesse, les princes, le clergé, tout ce
» qui constitue une monarchie héréditaire, a joui,
» depuis long-temps, des priviléges les plus absur-
» des, donc ils doivent en jouir encore !

» Les préjugés, les erreurs même sont *néces-*
» *saires*, il faut les respecter pour le repos du
» genre humain, pour le bonheur de ceux qui en
» profitent !

» Il faut renoncer aux lumières que nous avons
» acquises à si haut prix, détruire, renverser d'un
» souffle tout ce qui s'est fait depuis la révolu-
» tion, revenir au point d'où nous sommes partis !

» Rouvrir volontairement aux émigrés (pour
» qu'ils nous égorgent ou nous fassent émigrer à
» notre tour), les portes de la France, que la
» coalition impie n'a pu forcer depuis huit ans ;
» leur restituer tous les biens qui ont été vendus,
» dénaturés et revendus dix fois par leur faute ; en
» chasser les acquéreurs confians et crédules, réta-
» blir les cens, les dîmes, les priviléges, tous les
» droits féodaux !

» Faire, sans secousse et sans bruit, une révo-
» lution nouvelle, qui bouleverse tout ce qui
» existe, et rétablisse tout ce qui a été détruit !

» Demander humblement aux pieds d'un roi
» *clément*, et de ses ministres *débonnaires*, la
» grâce de ceux qui ont pris quelque part à la

» révolution, s'en remettre à sa discrétion et à » leurs *promesses, préférer la seconde place à la* » *première*, et donner à ce prix la paix à la » France et à l'Europe !..... »

Telle est en substance la doctrine que professe l'auteur de cet écrit, qui, tout en prêchant la servitude, se plaint de l'esclavage de la presse, tandis que son ouvrage circule librement, et s'imprime pour la troisième fois, sans doute parce qu'il n'est pas dangereux pour le gouvernement actuel, assez fort de la faiblesse de ses ennemis, et qu'il ne peut convaincre personne, autre que les royalistes, pour qui ce moyen est superflu.

Si *ces Adieux* sont ceux d'un émigré qui s'en retourne, il faut lui souhaiter bon voyage, et les lui pardonner, puisqu'il est malheureux ; pourquoi lui ravir *l'espérance*, le seul bien qui lui reste, *qu'il l'emporte en croupe et galope avec elle !* Elle est une preuve de ses regrets et des remords qu'il éprouve de s'être armé contre sa patrie ! C'est un hommage qu'il rend à ceux qui lui sont restés fidèles au milieu des orages politiques (1).

---

(1) Ce n'est pas seulement de nos jours que ceux qui ont porté les armes contre leur patrie ont été vus avec

Si c'est un français qui puisse vivre encore librement dans ses foyers, c'est un ingrat bien à plaindre, un malheureux passionné, qui juge mal le cœur humain ; et le caractère de Bonaparte, s'il pense lui en imposer par la peur, et le décider à descendre de sa gloire pour faire asseoir le prétendant sur le trône, il n'a pas médité ce qu'Euripide fait dire à Etéocle dans les Phéniciennes : « Le trône est un bien si cher à mes » yeux, que je ne puis le céder à personne. » Quelle lâcheté serait-ce de devenir sujet quand » on s'est vu roi ?..... Equité, tant qu'on voudra, » je la respecte en toutes choses ; mais si l'on » peut jamais être injuste, il est beau de l'être » pour régner !

Au reste, quand Bonaparte, par la différence de sa position, ne penserait pas ainsi, quand bien même il serait disposé (ce qui n'est pas croyable) à trahir la confiance et l'espoir de

---

horreur, quelque raison qu'ils eussent de se plaindre. Créon, roi de Thèbes, qui succéda à la couronne après la mort d'Etéocle et de Polynice, fit rendre les honneurs de la sépulture aux cendres d'Etéocle, comme ayant combattu contre les ennemis de sa patrie, et ordonna que celles de Polynice seraient jetées au vent, pour avoir attiré sur sa patrie une armée étrangère.

la génération actuelle, pour flatter la marotte de quelques vieux *encroutés*, de certaines femelettes superstitieuses qui rêvent la monarchie, comme les actionnaires de la loterie rêvent *le quine*, peut-on penser raisonnablement qu'il fut bien le maître d'exécuter ce projet ? pourrait-il remettre la couronne au prétendant, comme on restitue une bourse qu'on a trouvée ?

Celui que certaines gens appellent Louis XVIII, ne peut pas arriver seul et se soutenir sur le trône par son propre poids, ce n'est pas même précisément pour lui que sont écrites tant de belles homélies ; le tendre intérêt qu'il inspire a tout autre motif plus réel que celui *de l'amour d'un roi ?* Nous ne sommes plus au temps des idolâtres désintéressés et ignorans ; si le prétendant revient en France, il faut que tous les princes, tous les émigrés, tous les nobles, tous les prêtres, tous les valets, en un mot toute la séquelle de la monarchie rentre avec lui.

Il faut alors que toute la morgue, toutes les sottises, toutes les erreurs, toutes les haines, tous les souvenirs amers, toutes les vengeances les suivent.

Il faut à tous ces gens-là, des dignités, des emplois, des honneurs, des richesses ; il faudrait même, pour qu'ils puissent en jouir paisiblement,

que tous les préjugés évanouis pussent renaître de leurs cendres; il faudrait une refonte subite des mœurs et des idées, il faudrait qu'on pût revenir à l'habitude de voir un noble comme un être d'une nature supérieure à un autre homme; en sorte qu'en renversant tout ce qui est l'ouvrage du temps, de la philosophie et de la révolution, il faudrait qu'on pût faire qu'elle n'a point existé; ce qui est impossible.

Mais si (comme de raison) au retour de la royauté héréditaire, les princes et les nobles se distribuent, *pour leur joyeux avènement*, toutes les dignités militaires; si les anciens ministres, les anciens magistrats de la monarchie viennent reprendre leurs places, que faire de nos Consuls, de nos généraux, de nos sénateurs, de nos conseillers d'état, de nos ministres, de nos tribuns, de nos législateurs, de nos préfets, de nos juges? Iront-ils planter leurs choux et traîner la charrue comme le romain Quintius Cincinnatus, ou faudra-t-il qu'ils s'émigrent à leur tour, et qu'ils aillent déplorer sur une terre étrangère le sort des vicissitudes humaines?

Lorsque la force des armes ou l'empire de l'opinion en décide, il faut bien s'y résoudre, c'est la loi de la nécessité; mais je doute que ce sacrifice puisse jamais se réaliser volontairement en France, et sur-tout aujourd'hui!

Quelque éloignement que (dans les principes de la révolution) on aie fait paraître pour les distinctions, quelque masque que les sycophantes ayent employés, toujours l'appât du pouvoir, de la suprématie, des richesses, s'est trouvé le point de mire de ceux qui affectaient le plus d'insouciance, de désintéressement et de popularité. Diogène, dans son tonneau, était le plus orgueilleux des hommes! Saint-Just, Robespierre qui voulaient tout faire passer sous le niveau de l'égalité, étaient plus insolens et plus impérieux qu'un intendant de l'ancien régime; ceux qui jouissent aujourd'hui de la faveur et des emplois ne sont pas plus disposés à y renoncer que les gens de cour d'autrefois. « Tout le monde, dit Rousseau, se sent » des dispositions pour monter, nul n'en a pour » descendre !..... »

Le temps, l'occasion, l'habitude si facile à contracter de l'aisance, du pouvoir et des honneurs, a déja, malgré nos principes théoriques, créé parmi nous de nouvelles distinctions; ce sont celles des talens, des vertus, des services rendus à la patrie; et certes Bonaparte, Moreau, Kléber, Brune, Berthier, Lecourbe, Massena, Desaix, dans les armées; Vergniaud, Thouret, Barnave, parmi les morts; Cambacérès, Carnot, Siméon, Portalis, Tronchet et tant d'autres, parmi ceux

qui leur ont survécu, ne sont pas moins considérés aujourd'hui que les princes et les présidens à mortiers des parlemens d'autre fois. Ils ne sont pas moins marquans ni moins utiles à leur pays.

L'Europe entière, malgré les préjugés qui contraignent encore certains élans, ne parle pas avec moins d'admiration de nos généraux que du prince Charles; la France ne les cite pas avec moins d'orgueil que les Turenne, les Condé, les Villars et tous les cordons bleus titrés de ces temps-là : elle ne voit pas nos Consuls, nos ministres et nos hommes d'état, avec moins de vénération que les Colbert, les Daguesseau et les l'Hopital (1).

---

(1) Parmi les hommes d'état que la révolution a fait éclore, et qui ont fourni la preuve que ce n'est pas toujours dans la fréquentation des cours qu'on apprend la science de la politique, *Cambacérès*, après le 9 thermidor, s'est sur-tout distingué par ses connaissances diplomatiques. C'est à lui que nous devons le retour à ces principes sages qui savent concilier la dignité de la République avec le respect qu'on doit aux droits des Nations; c'est lui qui a fait disparaître de notre diplomatie cette politique affreuse des propagandistes qui avaient aliéné de la France toutes les cours de l'Europe; c'est à sa prudence et à ses lumières que nous devons peut-être les neutralités et les alliances qui, depuis ont si utilement servi la République.

Voyez son Discours à la Convention sur cette matière.

D'autres temps, d'autres mœurs, d'autres idées, et il serait peut-être tout aussi difficile aujourd'hui de nous faire croire aux prestiges de la noblesse, à l'infaillibilité du pape, à la candeur des prêtres, qu'à la vérité des présages ou de la magie, aux oracles d'Apollon, et à la mission de Mahomet; l'erreur et l'imposture une fois reconnues, sont discréditées à jamais, et celui qu'on avait pris pour un Dieu, sous le masque, ne peut plus passer que pour un baladin ridicule quand l'illusion est détruite.

Mais s'il est vrai que chacun n'aspire à un nouvel ordre de choses que pour son avantage particulier, si chacun n'y contribue qu'en raison du profit qu'il en espère, ou qu'il en retire réellement, si les royalistes ne desirent le retour de l'ancien régime que par le même motif qui fait desirer aux républicains le maintien de l'ordre actuel des choses; que penser des dispositions de ceux qui sont actuellement en place à recevoir un roi dont le retour est inséparable de leur proscription et de leur opprobre?

Les désordres, les excès de la révolution ont sans doute lassé bien du monde, même parmi ses partisans dans l'origine. Je doute aussi qu'il y en eût beaucoup qui voulussent la recommencer au même prix, elle a peut-être usé une

partie de l'énergie de ceux qui, courant après la *liberté, l'égalité* de 1793, prônées avec tant d'emphase par des charlatans de mauvaise foi, n'ont embrassé que des chimères, des idées métaphysiques qu'ils ne concevront jamais, et qui sans doute ne feront jamais leur bonheur; mais il ne faut pas en conclure pour cela que *sur cent français, quatre-vingt-dix-neuf desirent sciemment la royauté héréditaire, et le rétablissement exclusif du trône des Bourbons.*

J'ai fréquenté la capitale, les campagnes et les armées, j'y ai vu des gens de toutes les opinions et de tous les partis; un très-petit nombre est d'accord sur le mode de gouvernement qui conviendrait à la France dans l'état actuel des choses; bien peu savent ce qu'ils veulent ou ce qui leur convient: sur cent citoyens, dix peuvent à peine comparer deux idées politiques. Comment auraient-ils une volonté prononcée sur la république ou la monarchie ? Il faudrait commencer par s'entendre sur la signification des mots; mais tous, à quelques énergumènes près, tirés du parti des *royalistes* et des *jacobins pûrs* (ou renforcés) qui ne forment pas entre eux un centième de la population; tous, dis-je, craindraient une révolution nouvelle comme la peste; tous sont las des secousses et des commotions qui

les ont froissés; tous ne desirent que la paix et l'amélioration successive du gouvernement actuel; chacun veut jouir de soi-même et des débris de sa fortune, après la tempête, sans se soucier même de disputer davantage sur des abstractions politiques, sur la préférence que la république doit avoir sur la monarchie, ou la monarchie sur la république; tous sont d'accord aujourd'hui que le meilleur gouvernement sera celui *sous lequel ils vivront plus heureux, quelque nom qu'il porte, et quelqu'en soit le chef*; ceux-là seuls qui soupirent après les emplois éminens et pour qui une autorité nouvelle dans la république ou sous la monarchie sont devenus nécessaires, desirent et provoquent un changement qui les mette sur le pinacle, chacun dans leur sens; mais certes, c'est le très-petit nombre, et comme on est assuré qu'il travaille bien plus pour lui que pour l'intérêt public, la masse du peuple ne doit pas prendre un grand intérêt à ses succès, ni faire de grands efforts pour les favoriser, elle doit bien plutôt dire comme l'âne de la fable:

« Que m'importe de qui je porterai le bât » ? et laisser disputer entre eux ceux qui voudraient jouir du butin.

Alors, puisque le parti dominant est évidem-

ment celui des *quiétistes*, puisque de l'aveu même de Malet-du-Pan et de l'auteur des Adieux, « les » royalistes attendent Louis XVIII comme les » juifs attendent leur messie, que tout le zèle des » plus braves se réduit à déclamer, *les pieds sur* » *les chenets*, contre les lâches qui, sans doute, » ne le sont pas plus qu'eux ; » quelle crainte peut concevoir Bonaparte de leurs efforts ? quelle raison d'intérêt politique aurait-il pour la nation et pour lui *de prendre la seconde place* quand il peut conserver la première ? quelle est la garantie, quelle est la sûreté qu'il trouverait pour sa gloire et pour sa personne dans le sacrifice qu'on lui demande ? aucune, sans doute. Les rois ne sont pas plus reconnaissans que les républiques, et Louis XVIII ne serait pas le premier ingrat qui aurait brisé le marchepied qui lui servit pour arriver au trône.....

Bonaparte, pour se maintenir au consulat, a pris, de l'aveu même de l'auteur de l'écrit que je réfute, un parti qui fera facilement oublier *le tendre amour* que la brillante société pourrait avoir conçu pour Louis XVIII.

« Lorsque le premier Consul, dit-il, a ouvert » les bals, il a fait naître plus de *sentimens heu-* » *reux* que le jour où il a ouvert les prisons : en

» encourageant les plaisirs, en tolérant sur la » scène des idées monarchiques, il semble dire » aux Français : Vous cherchez le bonheur, vous » le trouverez à l'Opéra ; vous voulez un roi, allez » le chercher au théâtre ; chantez, dansez et lais- » sez-moi règner sur vous en paix. »

Ce sarcasme, qui trahit le secret de l'auteur des Adieux, dit bien plutôt à ceux qui veulent l'entendre :

« Quelle est la chimère après laquelle vous » courez ? sont-ce les bals ? sont-ce les plaisirs qui » existaient sous la monarchie que vous regrettez ? » eh bien ! des tyrans inquiets et faibles les avaient » fermés, je vais les rouvrir avec sécurité, parce » que je ne crains point de conspiration, sur-tout » de la part des gens qui dansent et qui n'y au- » raient aucun intérêt.

» Vous pouvez faire tout ce que vous fesiez sous » la monarchie ; vous pouvez vous livrer au luxe, » aux plaisirs, à la folie, puisqu'ils vous sont né- » cessaires ; ils vous amusent, ils ne nous nuisent » point, au contraire, ils fournissent à la fois aux » ouvriers de quoi vivre, et de quoi payer leurs » contributions ; ce n'est pas la peine de faire » tant de bruit ; et comme le mot ne fait rien à la » chose, soyez heureux sous un gouvernement » qui vous protège et vous garantit toutes les

» jouissances *réelles* que vous pourriez vous pro-
» curer sous la monarchie. »

Que répondrait à ce langage simple et vrai cette jeunesse brillante, pour qui les plaisirs sont la grande affaire; qui joue, qui chante, qui danse et bâille en *domino*, qui ne se dit royaliste que parce que c'est le ton de *la bonne compagnie*, mais qui ne voudrait pas qu'il lui en coûta une heure de ses plaisirs, un seul doigt de la main, pour ouvrir la porte à ce *monarque adoré*, sous l'empire duquel ils ne danseraient pas plus gaîment qu'aujourd'hui !....

Voilà donc, de l'aveu même de l'auteur des Adieux, les ennemis les plus redoutables de la république, ce sont ces *Parisiens, éternels approbateurs de tout ce qui se fait au milieu d'eux, qui approuveraient l'arrivée de Louis XVIII aux Thuilleries comme ils ont approuvé le 18 brumaire et la journée de Saint-Cloud*, et c'est de là qu'il conclut, d'après un conseiller d'état, dont le témoignage n'est pas plus infaillible sans doute, que l'infaillibilité du pape, « que sur cent français quatre-vingt-dix-neuf demandaient un roi. »

Mais si les Parisiens approuvent tout, s'ils sont en politique comme pour la mode, les régulateurs absolus de toute la France, pourquoi Bonaparte tenterait-il de leur faire approuver le retour de la

monarchie héréditaire, lorsqu'ils approuvent un ordre de choses qui lui convient beaucoup mieux? Pourquoi courir les risques d'un événement, où, dans tous les cas, il n'aurait qu'à perdre, et qui, s'il ne réussissait pas, le conduirait évidemment à l'opprobre, comme traître à la patrie!

Jusqu'ici nous avons raisonné comme si l'empire de la mode pouvait tout, et comme si les Parisiens tenaient exclusivement le sceptre de la politique, cependant c'est une grande erreur d'y compter.

Tant que les Parisiens n'ont suivi que l'impulsion générale de l'opinion publique, tant qu'ils n'ont secondé que les élans généreux des départemens, ils ont eu l'air de consommer l'ouvrage déja préparé partout; et comme il faut que tout parte d'un centre commun, il était convenable que le point de réunion fut à Paris, comme la capitale de l'empire; c'est ainsi que dans les premiers jours de la révolution tous les fermens de réformes, préparés en Bretagne et ailleurs, sont venus faire leur explosion à Paris; c'est ainsi que les Marseillais sont venus au 10 août culbuter le trône que les Parisiens seuls n'avaient pu faire chanceler au Champ-de-Mars.

Aussi, tant qu'il ne fut question que d'idées libérales, de destruction d'abus, d'opérations

grandes et généreuses, de rétablissement des droits d'un peuple avili par le despotisme de plusieurs siècles, de justice et de raison, la France entière applaudit à tout ce qui se faisait à Paris : mais lorsque la révolution fut souillée par le meurtre des prisonniers d'Orléans ; lorsque aux yeux du peuple lâche de la capitale, on eut égorgé au 2 et 3 septembre des prisonniers sans défense ; lorsqu'au 31 mai une commune audacieuse et de vils sicaires eurent profanés le sanctuaire des lois et mis aux fers, pour les traîner ensuite à l'échafaud, les représentans fidèles de la nation, alors on vit sans doute que le Calvados, la Gironde, les départemens méridionaux n'approuvaient pas aussi facilement tous les crimes qui souillaient la capitale, et sans la froide apathie des départemens du nord, sans la terreur que promenaient partout les proconsuls féroces, sans un concours d'événemens et de succès qui paraissent maintenant incroyables à ceux qui y réfléchissent, si la guerre civile eût éclaté d'après les brandons allumés dans Paris, au foyer du délire et de la fureur, « le voya» geur étonné chercherait, peut-être aujourd'hui,
» sur quelles rives de la Seine fut autrefois cette
» ville fameuse (1). »

---

(1) Paroles d'Isnard.

C'est d'après ces principes et par la même raison que les départemens ont approuvé le 14 juillet, le 9 thermidor, le 18 brumaire et toutes les époques qui ont signalé la chute des tyrans et le retour à des principes de modération et de justice; mais quel autre qu'un royaliste aveugle peut soupçonner que quand même *le peuple de Paris*, *le meilleur des peuples*, (suivant l'expression de l'auteur des Adieux), ce qui voudrait dire en bon français, *le plus lâche et le plus inepte*, souffrirait qu'on proclame le roi dans ses murs, qu'est-ce que cela produirait pour le reste de la France? croit-on que tout finirait là, et que tous les hommes qui ont tenus à la révolution, tous les militaires, tous les fonctionnaires publics, tous les acquéreurs de biens nationaux, qui composent plus des trois quarts de la nation, courberaient paisiblement la tête sous le joug?

C'est alors que chacun ayant à défendre véritablement *sa liberté individuelle*, son existence, ses propriétés, son honneur et sa gloire, on verrait renaître de sa cendre cette énergie sublime des premiers jours de la révolution, elle aurait même un véhicule de plus et une fixité inconnue alors, la conservation des droits conquis et reconnus de la nation, celle de ses propriétés anciennes et modernes, la crainte d'un avenir affreux,

de l'oppression et des vengeances incalculables ; aigries pendant une longue résistance, et les malheurs mérités de ceux qui ne croiraient jamais faire assez pour les réparer ; car comment tracer les limites où s'arrêtera celui qui, la force en main, se déclare seul arbitre dans sa propre cause?

Croit-il (Bonaparte), continue l'auteur confiant des Adieux, *que les Parisiens hésitassent à accueillir celui qu'on attend ; c'est-à-dire le roi ; puisqu'on n'a pas hésité d'abord à l'accueillir lui-même, lui qu'on n'attendait pas ?*

Voilà, sans doute, un des plus forts argumens et la plus piquante antithèse qu'on put employer dans cette matière !....

Qui est-ce qui attend Louis XVIII ? quels sont les hommes qui rèvent son retour ? Des gens tout aussi nombreux, et aussi sensés que ceux *qui attendent le messie !* Quel bonheur, quelle prospérité rapportera-t-il à la France en arrivant? où sont ses trésors ? quels peuvent être les bienfaits de ceux qui vivent d'aumône, dans la misère et dans l'oprobre, chez les peuples étrangers qui les méprisent tout autant que nous.

Ne faudrait-il pas au contraire, suivant les maximes de l'Evangile, qu'ils ne manqueront pas d'invoquer à leur manière, « habiller ceux » qui sont *nuds*, nourir ceux qui ont *faim*, don-

» ner à boire à ceux qui ont *soif*? » Ne vous ferait-il pas dire par la bouche des prêtres : « Que Dieu » donne les mauvais rois dans sa colère, et qu'il » n'en faut pas moins obéir aux injustices et bénir » la main qui nous frappe. » Toutes les vexations, toutes les tyrannies, ne seraient-elles pas peintes comme un châtiment de Dieu, encore beaucoup au-dessous de nos fautes? Qui sait même si nous n'en serions pas réduits à remercier à la fin nos *maîtres* de ce qu'ils auraient conservé, de notre existence, pour leur utilité personnelle ?

Voilà tout ce que nous apporterait celui qu'attendent les royalistes, avec une sainte confiance; voilà le potose et le pactole qu'ils feraient rouler parmi nous; voilà les justes motifs de l'accueillir avec bien plus d'empressement qu'on n'a accueilli Bonaparte *qu'on n'attendait pas !*

Pour réfuter cette assertion de l'auteur des Adieux, s'il pouvait exister encore quelque parallèle, aux yeux de la nation, entre Bonaparte et Louis XVIII, je ne voudrais opposer à ce royaliste conséquent qu'un témoignage qu'il ne récusera pas sans doute, puisque c'est le sien propre; voici ce que la force de la vérité lui arrache page 8 et 9 de son avant-propos :

« Les revers de Bonaparte devant Saint-Jean » d'Acre, dit-il, remplissaient la France d'in-

» quiétude, lorsque tout-à-coup le bruit se répand
» qu'il est arrivé à Fréjus ; l'étonnement, l'intérêt
» qu'inspire un sort *extraordinaire*, les malheurs
» où la France était plongée, les menaces des fac-
» tieux, les revers de nos armées et le besoin
» qu'avait la république *d'un sauveur*, tout con-
» court à l'environner des hommages *d'un peuple*
» *enivré ;* il traverse les provinces méridionales au
» milieu des acclamations de *l'enthousiasme ;* les
» bruits de paix se sèment sur son passage, on
» oublie qu'il a quitté l'Egypte comme autrefois
» les enfans d'Israël, et que les armées de Pharaon
» sont à sa poursuite ; les vœux de la France le
» devancent à Paris, chaque parti l'environne et
» veut se recruter *de cet homme miraculeux* qui
» semblait revenir triomphant du rivage des
» morts. »

Quelle contradiction entre ce paragraphe et celui où l'on voudrait faire entendre que Louis XVIII est attendu avec bien plus d'empressement que ne l'était Bonaparte lorsqu'il est arrivé au Consulat ?

Où sont les titres de recommandation ? Quels sont les exploits par lesquels s'est signalé le prétendant depuis la guerre (qu'on semble ne faire que pour lui)? Par quels trait d'héroïsme peut-il espérer de remuer l'enthousiasme d'un peuple

déja blasé sur ce point, par les merveilles et les prodiges enfantés par la révolution.

Quels titres chez un peuple qui n'estime plus les hommes que par les talens, par le génie, par le courage, par le bonheur même, et par les qualités brillantes, peut opposer le prétendant à la gloire et à la puissance de Bonaparte?

Si tous les peuples qui ne languissent pas sous la servitude, sont imbus de cette maxime naturelle, *que le plus grand, le plus habile*, celui qui a le plus de génie est par cela seul *le plus digne de lui commander*; si les hordes même des sauvages ont le bon esprit de choisir pour chef le plus marquant d'entre eux, alors quand le fait et le droit dévolu par le consentement de la majorité, se trouvent réunis dans les mains de celui dont la sûreté personnelle est liée à l'intérêt de la nation, à ses nouvelles habitudes, à sa gloire, à son existence, quel espoir peut-il rester à Louis XVIII de remonter sur le trône par la seule force de la persuasion et de la *légitimité* des droits qu'il allègue?

Comment se partisans peuvent-ils se faire illusion au point de croire imposer silence à de si grands intérêts par des écrits futils et si peu raisonnables (1)?

---

(1) Le pamphelet *des Adieux*, est sans doute un de

« Bonaparte, dit-il, n'a qu'un signal à donner
» pour éviter à la France les horreurs de la guerre,
» et pour échapper lui-même aux embarras d'une
» autorité *chancelante* ; et s'il ne se déclare pas
» aujourd'hui, que le péril presse et que tout le
» monde est disposé à le seconder, il faut croire
» qu'il ne le veut *plus.* »

Mais quel homme sensé a jamais pu croire que Bonaparte aie songé à mettre la couronne sur la tête de Louis XVIII ? Quand même il ne serait pas question de sa gloire, il sait parfaitement que le petit nombre disposé à le seconder ne le sauverait pas des reproches et de la fureur d'un peuple indignement trompé ; c'est alors qu'au lieu de faire cesser les horreurs de la guerre, dont la victoire a porté le théâtre sur le territoire de nos ennemis, on verrait la guerre civile et étrangère désoler nos belles contrées ; c'est alors que les différentes factions, qui ne sont point d'accord sur celui qu'il convient de préférer pour roi, ressusciteraient toutes leurs prétentions.

Ceux qui veulent un roi de la maison d'Orléans,

---

ceux que le comité anglais salarient à grands frais : on va voir comment les avocats de Louis XVIII gagnaient leur argent.

ceux qui desirent le prince de Condé, ceux qui attendent Louis XVIII, ceux qui demandent un prince étranger, ceux qui n'en veulent d'aucune espèce, ceux qui rappellent le règne du jacobinisme, ceux qui défendent la république et le gouvernement actuel; en un mot, tous les hommes qui diffèrent de manière de voir et d'intérêt, ayant chacun des espérances et des prétentions plus ou moins fondées, se diviseraient en autant de partis, qui, à travers des flots de sang, nous conduiraient nécessairement au déchirement et à un partage de la France, tel que celui de la Pologne; c'est bien là, sans doute, le vœu le plus cher du cabinet de Saint-James; mais Bonaparte n'a pas d'assez fortes raisons pour le seconder: il n'y a pas de bon français qui puisse le vouloir. Ce n'est pas pour cela, sans doute, que Bonaparte marche en Italie à la tête de l'armée de réserve; ce n'est pas pour cela que le brave Moreau conduit nos phalanges victorieuses dans le cœur de l'Allemagne.

Aussi, par une contradiction assez plaisante, l'auteur des Adieux dit-il, « Que les espérances » des royalistes seront déçues, et que leur espérance » est le marchepied du trône sur lequel Bonaparte » va s'asseoir.

» *Pourquoi donc*, continue-t-il, *les royalistes qui* » *sont la partie la plus éclairée de la nation* ont-ils

» ils tant de disposition à être dupes ? Pourquoi » ne saisissent-ils presque jamais le véritable côté » des choses ? »

C'est sans doute parce qu'ils ne sont pas *la partie la plus éclairée de la nation !* et c'est parce que l'auteur des Adieux est lui-même dupe de ses espérances et de ses desirs qu'il a jeté dans le public un ouvrage qui ne doit toute sa vogue qu'à l'illusion mensongère qu'il a nourri, pour un instant, dans l'esprit de ceux qui calculent tous les évènemens futurs sur leurs désirs aveugles et insensés, sans avoir jamais aucun moyen raisonnable de parvenir à leur but.

Aussi l'auteur des Adieux convient-il « que c'est » la bigarure d'idées des royalistes, cette divaga- » tion de systêmes qui a contribué à créer parmi » eux tant de partis, et qui accrédite encore au- » jourd'hui les opinions les plus fausses. »

Chacun de ces partis en disant autant de ses adversaires, et agissant en conséquence, on peut juger par cela seul combien sont dangereux des gens qui, de l'aveu même de ceux qui cherchent à les électriser, manquent *de lumière et de courage* (1), Bonaparte peut prendre des avis salutaires dans les ouvrages même de ses ennemis !

---

(1) *Voyez* la page 26 de la troisième édition *des Adieux*.

Les républicains peuvent aussi prendre de très-bonnes leçons dans un livre destiné pour les royalistes.

Avec l'air de déplorer la chute de la *souveraineté* du peuple, de la représentation nationale, qui, certes, n'intéressent pas beaucoup un royaliste, l'auteur des Adieux fait, sans s'en douter, l'apologie de la journée de Saint-Cloud et de la constitution de l'an 8.

Tout le bien qu'il dit de la constitution de l'an 3, tout le regret qu'il témoigne de ce que *le monument législatif s'est écroulé par un souffle de Bonaparte*, annonce que la constitution actuelle, que le régime consulaire, qui a remplacé le directorial, est plus redoutable aux royalistes que le précédent, et que conséquemment il doit mieux convenir aux républicains.

En effet, comment concevoir qu'un royaliste puisse sincèrement s'apitoyer sur le sort *de la souveraineté du peuple*, sur celui de *l'égalité*, de la *liberté*, qu'il regarde comme des mots vides de sens : celui qui verse des larmes en pareil cas sur la constitution de l'an 5, ne semble-t-il pas laisser échapper de son cœur ces beaux vers de Racine :

. . . .
. . . . Ha ! qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !

Aussi l'auteur des Adieux, qui compte bien plus sur les poignards que sur la force de ses raisons, s'écrie-t-il, dans son enthousiasme *patriotique* : « Que sont devenus tous nos Brutus? il serait bien » temps qu'ils se *montrassent*, car on ne peut plus » douter *que César n'aie passé le Rubicon!...* »

Ainsi ce n'est plus pour l'intérêt de Louis XVIII, ce n'est plus pour celui de la monarchie qu'il s'agit de combattre et d'agir, c'est, au contraire, contre le *despotisme de Bonaparte* que l'auteur des Adieux invoque le fanatisme des *Brutus!*

C'est parce que Bonaparte a pris *des leçons de politique en Orient*; c'est parce qu'on *ne trouve plus aucun vestige de liberté dans sa conduite*; c'est parce que dans ses proclamations *il ne laisse pas même aux républicains la consolation d'entendre parler de république*, qu'il est bien plus simple de rétablir la monarchie héréditaire! C'est pour relever le despotisme *monarchique*, qu'il faut renverser celui *de Bonaparte*; et c'est au nom de la *liberté* et de la *république* que ce grand œuvre doit s'opérer par les mains des factieux!...

Voilà comment l'auteur des Adieux, par une franchise précieuse, convient que le jacobinisme effréné peut aller de pair avec le royalisme, et qu'ils peuvent se servir mutuellement de point d'appui!...

Que de révélations importantes ! quelles leçons dans ce peu de mots, pour ceux qui veulent y voir clair ! Les royalistes sentent toute l'insuffisance de leurs moyens, ils sentent même qu'ils manquent de *lumières* et sur-tout de *courage* pour faire une explosion et opérer un bouleversement ; ils connaissent l'énergie, ou plutôt la fougue aveugle de la tourbe des niveleurs, qui ne raisonne pas ; ils les appellent comme auxiliaires, ils les poussent à l'avant-garde pour leur faire porter et recevoir les premiers coups (1), et ils se rangent dans la réserve pour recueillir le butin sans danger !

C'est presque toujours ainsi que se sont préparés tous les mouvemens contre-révolutionnaires ; les royalistes, bien convaincus que dans tous les pays du monde, on déteste bien plus le trouble et l'anarchie que l'on n'aime la république ou telle autre forme de gouvernement, ont toujours entretenus des émissaires qui, gagés ou trompés, n'ont jamais manqué de pousser à l'extrême toutes les *mesures révolutionnaires* ; c'est pour cela peut-être que les gens sensés ont toujours mis les royalistes et les jacobins sur la même ligne ; c'est pour cela qu'on entretint si long-temps la guerre de la Vendée, et c'est sans doute pour les punir

---

(1) Comme les Anglais faisaient des Russes en Hollande.

de leur attachement à la république qu'on a fait périr pendant le règne de la terreur tant de républicains éclairés et vertueux.

Mais ces moyens sont usés ; le peuple est las de troubles, de révolutions, d'anarchie et de discorde ; il veut enfin la paix et le repos, il l'appelle à grands cris, il ne se battra plus pour des abstractions et des chimères ; et si l'auteur des Adieux, dans les reproches qu'il fait à Bonaparte, entend par *idées républicaines* toutes les extravagances révolutionnaires qui, pendant dix-huit mois, ont volcanisé les têtes en France, il convient que Bonaparte a rendu un bien grand service à la patrie *en désenchantant toutes ces idées*, qui n'avaient d'autres base que l'illusion, et d'autre excuse que le délire.

Au reste, si depuis le 18 brumaire « les esprits » se sont accoutumés à envisager *l'unité* comme » le principe de l'ordre, » qu'est-il besoin d'aller chercher dans la monarchie cette *unité* qui se trouve dans le gouvernement actuel ; qu'importe que l'action du gouvernement soit dirigée par un Consul ou par un Monarque, le mot change-t-il quelque chose à l'effet qui en résulte ? et s'il est vrai que la divergeance des idées, ou les intérêts contraires de cinq directeurs, de cinq ou vingt administrateurs qui ne s'entendaient point ou qui

troublaient tout, entravaient nécessairement la machine ou la dirigeaient mal, l'obstacle n'est-il pas levé par l'établissement d'un premier Consul, d'un préfet, d'un sous-préfet, d'un maire, etc. ? Le gouvernement ne reprend-il pas alors toute son activité, comme il l'avait sous la monarchie ? ne trouve-t-on pas par-tout *l'unité d'action*, ce point central aussi nécessaire dans la marche du gouvernement que dans la conduite d'une armée ? et qu'est-il besoin alors de changer l'ordre actuel des choses, pour avoir en dernière analyse le même résultat, quant aux effets ?

L'auteur des Adieux l'a bien senti, lorsqu'il se déchaîne avec tant de véhémence contre *l'usurpation* de Bonaparte ; il reconnaît bien que le gouvernement actuel est plus fort et mieux combiné que celui du directoire (et c'est ce qui le blesse), puisqu'il convient « que l'Autriche et l'Angleterre, qui sont entrés en négociations avec le directoire, n'ont pas voulu entendre les propositions du premier Consul ».

Ce ne serait pas, à mon avis, un argument bien puissant que celui-là; il me semble, au contraire, qu'une manière assez juste de raisonner en politique, serait de s'attacher d'autantplus à une forme de gouvernement, qu'elle est désapprouvée et plus redoutée de nos ennemis; et ce n'est peut-être pas

un éloge indifférent, du gouvernement actuel, que la critique que Mallet-du-Pan, les étrangers et royalistes en ont faite.

Aussi, lorsque l'auteur des Adieux, après avoir appelé les poignards des Brutus vivans, évoque *les mânes et les ossemens des morts* que le glaive a moissonné dans les départemens de l'Ouest ; lorsque sans s'appercevoir qu'en appelant la *vengeance*, il appelle la destruction du reste de ces malheureux égarés par le fanatisme des prêtres et l'orgeuil de la noblesse ; que ceux qui les arment, qui les soudoyent, sont leurs assassins et leurs bourreaux, tandis que Bonaparte leur donne la paix et oublie leurs erreurs; par toutes ces déclamations, dis-je, l'auteur des Adieux rend un hommage bien plus réel à la préférence du gouvernement actuel sur ceux qui l'ont précédé, que s'il en disait du bien.

C'est pour cela que, comptant essentiellement sur l'effet de la peur qui, jusqu'ici, a produit tant de miracles, et croyant épouvanter Bonaparte par des fantômes, l'auteur des Adieux s'écrie d'une voix prophétique : « Voyez affluer au sein » de la capitale ces hommes *au front menaçant* » qui laissent lire dans leurs regards une révo- » lution nouvelle, et ces factieux qui étaient dé- » sunis, et que la fureur de la vengeance semble

» rapprocher, et cette foule d'aventuriers qui ont » besoin d'ébranler un gouvernement *pour diner*, » et qui disent comme Job, *que l'or vient de* » *l'aquilon.* »

C'est comme s'il disait : « Venez, vous tous » qui vous êtes signalés par quelques traits de » férocité et de brigandage, affluez au sein de » la capitale où le trouble et l'*incognito* sont » plus faciles ; venez faire une révolution nou- » velle : vous étiez désunis, la vengeance doit » vous rapprocher ; vous trouverez *de l'or et du* » *pain* si vous renversez le gouvernement ; soyez » jacobins ou royalistes, peu nous importe, » pourvu que nous parvenions à nos fins et que » vous nous serviez, et si nous pouvons venir » à bout *de faire gouverner la république au coin* » *des bornes*, c'est-à-dire, de remettre le pou- » voir entre les mains de la multitude abusée, » nous sommes bien assurés de le faire passer » promptement entre les mains d'un roi, dont » on bénira l'arrivée comme celle du messie. »

Voilà toujours les mêmes chimères dont se bernent les royalistes, voilà les provocations dont certains patriotes exaltés, souvent de bonne foi, ont été dupes ; il n'y manque plus que le ressort et l'à-propos, qui ne reviendront plus...

Pour rendre l'image de notre situation plus

sensible, l'auteur nous présente le spectacle *d'une tempête* éclatant *sous un ciel serein*, il peint le contraste du *calme apparent* et de *l'orage qui nous menace.....*

Cette figure est belle, elle est brillante, elle flatte agréablement l'oreille du lecteur ; mais nous avons vu jusqu'ici tant de *tempêtes réelles*, que celle qui n'est qu'en peinture ne va pas jusques à l'ame, et l'on jouit toujours de la tranquillité en attendant mieux.

Ce mieux serait sans doute la paix, attendue depuis si long-temps. Bonaparte a voulu la donner à l'Europe, mais l'Angleterre et l'Autriche l'ont refusée : les puissances (dit l'auteur des Adieux) « se sont effrayées de voir *le jacobinisme royalisé* » et toujours prêt à se déborder d'une manière, » d'autant plus funeste pour la tranquillité des » états, que ses convulsions doivent avoir cet en- » semble et cette direction que donne *l'unité* de » pouvoir et de volonté. »

Cest pour avoir *l'unité de pouvoirs et de volonté* dans le gouvernement, que les royalistes et les puissances étrangères se tourmentent depuis si long-temps ; c'est pour cela (à les entendre) qu'on a répandu tant de flots de sang, et lorsque on leur offre à la fois la paix et *l'unité de pouvoirs et de volonté*, elles n'en veulent

plus; quelle bisarrerie ! Ce sont des enfans qui n'ont pas plutôt les joujoux qu'ils avaient desirés, qu'ils les brisent capricieusement sous leurs pieds!.....

» Ils sont effrayés de voir le *jacobinisme royalisé !* »

Mais il semble que ce serait encore là ce qui devrait le mieux leur convenir. Les *jacobins* et les *royalistes* (à tout prendre) ne diffèrent pas beaucoup dans leurs principes et dans leur but; les uns et les autres veulent règner *despotiquement*, les chefs de chaque parti, sous le nom *du peuple*, ou sous le nom *du roi*, ne songent jamais qu'à leur fortune et à leur autorité personnelle, tous écartent le joug des lois comme trop gênant, et y substituent leur volonté particulière : également intolérans et persécuteurs par principes, ils ne trouvent de talens et de vertus que dans eux-mêmes ou leurs partisans; ils n'admettent de sagesse et d'héroïsme que dans leurs conseils et leurs actions; ils devraient donc moins se dépriser puisqu'ils se ressemblent si fort. D'où je conclus, que c'est justement parce que le *jacobinisme* n'est pas *royalisé* dans le gouvernement actuel, que les royalistes, les jacobins et les puissances étrangères font tous leurs

efforts pour le renverser ! cet argument me paraît sans réplique.

L'auteur des Adieux vient lui-même à l'appui de mon opinion ; il convient, page 39, « que » c'est précisément parce que nous avons un gou- » vernement *fort* qu'on nous fait la guerre, et » qu'on redoutait moins les jacobins, parce que » leur doctrine était *devenue odieuse aux peuples.* »

S'il en est ainsi, c'est une raison de plus pour nous de fortifier le gouvernement de tous nos moyens, afin qu'il résiste aux attaques de ses ennemis, et qu'ils ne puissent pas l'affaiblir ; c'est une preuve que la doctrine de Bonaparte ne ressemble pas du tout à celle des jacobins, puisqu'au lieu d'être odieuse aux peuples, celle-ci ne déplaît qu'aux rois, et « qu'ils ne lui font la guerre que » parce qu'ils sont intéressés à ne pas souffrir le » triomphe *d'un usurpateur !* »

C'est donc pour l'intérêt particulier des rois d'Angleterre et d'Autriche que le sang coule à grands flots sur les champs de bataille. Les peuples auxquels la doctrine de Bonaparte ne fait aucun mal, et qui même s'en accommoderaient fort bien, si on les consultait, ne sont comptés pour rien dans ce grand procès : ce sont des bêtes de somme que l'on charge et que l'on sacrifie au caprice, à l'orgueil et aux craintes chimériques

ou mal entendues de ceux qui les gouvernent.

Voilà donc la juste cause de cette guerre aussi longue que désastreuse ! Les rois d'Angleterre et d'Autriche craignent pour eux la contagion de l'exemple de la révolution française, et précisément ils s'exposent, en continuant la guerre, à l'invasion de nos troupes et de nos principes....

Pour *couper la tête de l'hydre* qui leur offre la paix, ils courent risque de perdre la leur par l'issue de la guerre!.. Les chances ont déja variés bien des fois, elles peuvent varier encore ; ou plutôt la variation est déja commencée. Les triomphes des armées du Nord et d'Italie ont mis dans le temps l'Autriche à deux doigts de sa perte. La coalition obtint quelques succès en Italie, pendant la campagne dernière; mais Suwarow fut battu complettement en Suisse. Les Anglais et les Russes furent chassés honteusement de la Hollande; le général Moreau a déja mis en pleine déroute les Autrichiens dans la Souabe ; une armée nombreuse et formidable traverse les Alpes et va mettre en Italie les Autrichiens entre deux feux ; quelle sera l'issue de cette résistance à la paix offerte ! Il faudra toujours finir par l'accepter ou la demander. Autant et mieux valait-il pour *les souverains légitimes*, se résigner de bonne grâce à un ordre

de choses qu'il n'est pas en leur pouvoir d'empêcher, et qu'il est peut-être imprudent de leur part de contrarier trop long-temps (1).

---

(1) Je ne sais pas trop ce qu'on entend par *souverains légitimes* :

Si l'on veut indiquer par-là ceux en qui réside légitimement la souveraineté, l'expression est insignifiante; car la *souveraineté* ne pouvant résider que dans la nation, qui seule a le droit de fixer les conditions du pacte social, elle ne peut pas n'être pas légitime dans ses mains.

Si au contraire on entend par ces expressions impropres *les princes ou les magistrats légitimes*, certes ceux que le peuple ou ses délégués ont choisi nominativement, ont un droit bien plus légitimement acquis au gouvernement de l'état que ceux qui y arrivent par succession, puisque les uns ont pour eux le fait positif de l'élection, tandis que les autres n'ont que la présomption *que le peuple voudra bien ratifier l'indication de l'usage qui les appelle au trône*; usage qui ne peut d'abord être introduit que par l'erreur ou par la force, qui ne font pas droit, et qu'un peuple peut toujours révoquer quand bon lui semble. C'est pour cela sans doute que se fait la cérémonie des couronnemens. A moins qu'on ne tienne en principe fondamental, qu'on peut hériter *légitimement* d'un peuple comme d'un troupeau; que c'est une propriété qu'on peut acquérir comme un domaine; et que, malgré son absurdité injurieuse pour le genre humain, il n'y aie encore des hommes assez stupides et assez vils pour admettre contre eux-mêmes le raisonnnement de Caligula, et dire comme lui : « Que comme un pâtre est d'une nature

» Mais, dit-on, la force même de notre gou-
» vernement tient à une cause qui est peu faite
» pour rassurer l'Europe ; la force du gouver-
» nement est dans ses troupes. »

Hé quoi! pour *rassurer l'Europe*, c'est-à-dire les cabinets de Saint-James et de Vienne, qui nous font la guerre, pour obtenir la paix il faut affaiblir nos armées, licencier nos troupes; il faut, comme le lion amoureux, nous laisser arracher les dents et les griffes!

L'expédient est assez commode, il est même sûr pour nos ennemis; mais je doute que Bonaparte soit jamais convaincu de l'efficacité du remède.

Au reste, le gouvernement n'est pas seulement fort *parce que la guerre met à sa disposition des moyens extraordinaires*; il aura la même force en temps de paix, parce que tant que la constitution actuelle subsistera, il aura toujours pour lui *l'unité* d'action et de volonté qui fait essentiellement la force (1), il puisera de plus sa force morale dans la confiance qu'il doit nécessairement inspirer, tant qu'il marchera d'après

---

» supérieure à celle de son troupeau, les rois sont des
» dieux, ou que les peuples sont des bêtes. »

(1) *Vis unita fortior.*

les principes de justice et de modération que Bonaparte a manifesté jusques ici.

Quant à sa force physique, elle est, à l'égard des puissances étrangères, quoiqu'en dise l'auteur, le *paladium* des deux autres ; les rois ne connaissent d'autre justice que leur volonté, et le droit du canon. Donc, *lorsque c'est la force qui fait droit, il faut faire en sorte d'être le plus fort pour avoir raison* ; jusqu'à ce qu'il y ait des tribunaux établis pour juger les querelles des rois, jusqu'à ce que le beau rêve de l'abbé de Saint-Pierre soit réalisé, il faudra toujours, pour n'être pas pris au dépourvu, avoir la main *sur la garde de son épée*, sans que pour cela cette précaution puisse nuire à la paix; au contraire, on a toujours vu ceux qui la voulaient sincèrement, faire, pour la commander, les préparatifs de guerre les plus formidables, et ce serait la première fois peut-être que, pour assurer *la garantie des traités*, une nation se serait mise à la discrétion de ses ennemis; c'est donc rendre la paix impossible et proposer une guerre *d'extermination*, que d'exiger qu'un état licencie ses armes pour calmer la défiance de ses voisins.

Cette logique n'est pas sans doute celle des cabinets étrangers; ils sont quelquefois plus rai-

sonnables que les royalistes et les émigrés français.

Voyons maintenant ce que l'auteur dit de nos armées, et comment il prophétise les événemens de la guerre.

« La voie des négociations n'a pas réussi à Bo- » naparte, aussi dit-il aujourd'hui à ses soldats : » *que la paix est dans la victoire* : mais cette route » est plus difficile que jamais ; il faut, pour s'en » convaincre, jetter un coup-d'œil sur nos » armées ».

Hé bien ! que l'auteur jette un coup-d'œil sur l'armée du Rhin ! qu'il juge si la victoire *est plus difficile que jamais* ; qu'il attende l'entrée de l'armée de réserve dans le Milanais, et qu'il calcule le sort futur de l'armée autrichienne prise entre deux feux ; l'impulsion est donnée ; les victoires de Stokac et Mœsskirh ont décidé le sort de la campagne sur tous les points ; la victoire est dans la confiance, et l'ennemi battu doit avoir perdu tout ce que nos troupes ont repris d'énergie et d'émulation par les premiers succès. Que deviennent maintenant ces brillantes antithèses, sur lesquelles l'auteur *des Adieux* s'est égayé ? *Ceux qui se sont tant de fois couverts de gloire*, sont couverts de vêtemens et de nouveaux lauriers : *les vainqueurs du monde* sont encore les

vainqueurs de l'Autriche ; et *le général Lecourbe pour donner du pain à ses soldats*, n'a plus qu'à les conduire aux magasins de l'ennemi ?

Mais, dit-on « le trésor public est vide ; et » les *fournisseurs* se retirent, parce qu'on n'a » plus d'argent *à leur donner*, pour les dédom- » mager de la honte dont on les couvre ! »

Le trésor public est vide !

Mais nos ennemis sont-ils plus opulens? Leurs finances sont-elles en meilleur état que les nôtres? Voyez le tableau que fait de la situation de l'Autriche, une lettre authentique de Vienne, du 20 floréal :

« Il règne dans notre ville une grande pénurie » de numéraire ; l'hôtel de la banque est journel- » lement assiégée par la bourgeoisie. Les porteurs » de billets de 25 et de 50 florins ont beaucoup » de peine à recevoir plus de 5 florins en mauvaise » monnaie, qui n'a pas plus de 70 pour 100, de » valeur intrinsèque, et de nouveau papier pour le » restant. Si les Français, qui s'approchent de la » Bavière, prennent leur direction sur Ingolstad et » Ratisbonne, l'affluence des porteurs de billets de » banque sera telle, qu'une émeute générale en » sera la suite probable, parce qu'il faudra que la » banque paie, ce qui sera impossible, ou qu'elle se » déclare en faillite, ce qui sera très-dangereux. »

Le *trésor public est vide !* Est-ce la faute du gouvernement actuel ? est-ce lui qui a dévoré tout le prix des biens nationaux ? Les contributions de tous les genres, inventées avant lui par ceux qui, la gueule toujours béante, avaient la soif de Tantale, sans en avoir l'impuissance ? Est-ce lui qui a consumé les trésors de la Hollande, de la Suisse et de l'Italie ? Est-ce lui qui a imaginé l'emprunt forcé, la loi des hypothèques et les barrières ?

Au contraire, toutes ces vexations ont été détruites ou modifiées depuis qu'il existe : il en est réduit à réparer les fautes de ses prédécesseurs. Les troupes sont habillées et nourries ; l'esprit d'ordre et d'économie du premier Consul a pénétré par-tout; *si les fournisseurs pillards se retirent*, il s'en présente de plus modérés dans leurs prétentions : on ne souffrira plus de ces fripons impudens audacieux, dont toutes les fournitures n'existaient *que sur le papier* (1), qui refusaient d'acheter aux ouvriers,

---

(1) Le sort du commissaire-ordonnateur Pommier, fusillé à l'armée du Rhin pour avoir dilapidé soixante-quinze mille francs et compromis la subsistance de l'armée, contiendra sans doute ceux qui seraient tentés de l'imiter : cet exemple ramènera la moralité que les Rewbell, les Hausmann, les Schérer et tous leurs courtiers d'Alsace avaient bannis de nos armées.

à 36 francs, des équipages de cavalerie, que le gouvernement leur payait 90, et dont ils avaient pour *nantissement* le prix d'avance en matières, pourquoi les refusaient-ils? parce qu'ils trouvaient plus commode *de ne rien fournir*, et *d'acheter* des procès-verbaux *fictifs*, à moitié prix des fournitures réelles.

On a déja détruit toutes ces entreprises *judaïques* (1), qui, toujours plus insatiables, auraient

---

(1) Je n'ai cessé, depuis trois ans, d'attaquer le *systême* des entreprises des services militaires, comme si évidemment ruineux pour la République, que c'est à lui seul que l'on doit la misère publique et la pénurie des finances.

J'ai proposé, sous le ministère de *Schérer*, de résilier tous les traités d'entreprises et *d'enrégimenter* les équipages d'artillerie, à *l'instar* des autres corps de l'armée : mon travail est resté *bien long-temps* enfoui dans les cartons des bureaux de la guerre; il a même été noté peu favorablement (grâce à certains commis, que la République ne paie pas sans doute pour la desservir); et lorsqu'*enfin* la nécessité oblige le gouvernement à donner la préférence à mon projet, lorsqu'on le tire de la poussière, d'autres s'en emparent et en profitent, pour me *punir* d'avoir *osé* porter la main sur *l'arche d'alliance;* ils me condamnent à dire comme Virgile :

Hos ego versiculos feli tulit alter honnorem.
C'est moi qui fit les vers, un autre en a la gloire :
Sic vos non vobis, &c.

N'importe, j'ai triomphé de tous les obstacles; . . . . je suis vengé; . . . . je leur pardonne! . . . .

absorbé tous les flots du Pactole, et les dons de *Midas* leur patron; qui, jusqu'ici, en ont été quittes pour l'opprobre et la *honte*, trop méritées; qu'ils ont bus à pleine coupe, et qui devraient en porter par-tout l'empreinte marquée sur le front avec un fer rouge : et certes, c'est parce qu'en ruinant la république, tous ces fournisseurs traîtres, infidèles lâches et vils royalistes eux-mêmes, pour la plupart, servaient parfaitement les projets du parti, qu'ils inspirent un si tendre intérêt à l'auteur *des Adieux*.

Quel motif puissant pour les réhabiliter dans l'opinion publique?

. . . .

Revenons à l'armée.

« Les conscrits, dit-on, s'obstinent à ne point » rejoindre; ils préfèrent la vie errante des forêts » à la misère qui les attend dans les camps; les » soldats désertent en foule; un soldat qui fuit et » qui souvent est forcé de défendre sa vie contre » le parti qu'il abandonne, doit *nécessairement* » grossir le nombre des mécontens; et le jour » même où il quitte les bannières du gouverne- » ment, il n'a plus qu'à suivre les drapeaux de » ceux qui, dans l'intérieur, n'ont pas renoncé » au projet de le renverser ».

Cette perspective est heureuse ! elle est bien

faite pour encourager la désertion ! Un soldat de la république ne peut quitter ses drapeaux sans exposer sa vie ! Il ne peut les quitter sans passer sous la bannière des royalistes, où sa vie est également exposée aux dangers des combats, comme s'il était dans les rangs républicains ; et si par hasard il est pris, au lieu de partager la gloire et les lauriers de ses camarades, il est ignominieusement traîné au supplice et fusillé : et pourquoi ?

Pour aider à renverser un gouvernement qu'il ne connaît pas, et qu'il ne peut point juger, pour en établir un autre, sous l'empire duquel il ne sera jamais qu'un soldat ou un sujet, et où il ne sera pas plus heureux, quoiqu'il puisse arriver ! Est-ce la peine de renoncer à ses foyers, à sa famille, de s'exposer à une vie errante et vagabonde, d'être confondu avec des brigands ? Tandis que les chemins de la gloire et de l'avancement, sont ouverts avec bien moins de périls à ceux qui restent fidèles à leurs drapeaux !....

Mais c'est une calomnie atroce contre les conscrits, de dire *qu'ils s'obstinent à ne point rejoindre*. Comment s'est donc formée l'armée de réserve, qui marche actuellement en Italie ? Comment a été recrutée l'armée du Rhin, qui, à l'arrivée de Moreau, était si peu nombreuse ?

Les écrivains anglais sont de meilleure foi sur

les faits que les royalistes. Voici ce que disent leurs écrits les plus récens :

« Si ceux qui cherchent à justifier la conti-
» nuation de la guerre sur l'éloignement supposé
» des Français, pour le nouvel ordre de choses, se
» donnaient la peine d'ouvrir l'histoire, ils ver-
» raient que dans les plus grandes crises, sous la
» monarchie, jamais le gouvernement de France
» n'a éprouvé tant de confiance de la part du
» peuple. Que ces personnes calculent le nombre
» des volontaires qui se sont rendus à l'armée de
» réserve ; celui des *conscrits qui ont rejoints dans*
» *les derniers six mois !* Quelles considèrent la
» facilité avec laquelle, au milieu des difficultés
» de toute espèce et de la pénurie des finances,
» le gouvernement actuel est parvenu à recruter
» les forces nationales, et à réduire la rébellion
» de l'Ouest ; et qu'elles nous disent si François I[er]
» et Henri IV, avec tout le zèle de leur noblesse,
» aussi souvent factieuse que fidelle, et l'amour
» que leur portait le peuple ; ont reçu de plus
» fortes preuves d'attachement. »

Il est beau de voir que ce soit nos ennemis du dehors qui nous fournissent des armes pour repousser les attaques de ceux de l'intérieur, et de trouver plus de loyauté dans les étrangers que dans les naturels du pays !.....

C'est toujours sur le même ton, et avec le même avantage, que raisonne l'auteur *des Adieux.* Voici ce qu'il dit des généraux.

« Bonaparte, d'ailleurs, est-il bien sûr que les » généraux serviront de bonne foi leur ancien » camarade, qui est devenu leur *maître,* et qu'ils » se décideront à faire des conquêtes, dont il pro- » fitera lui seul ? Ils ne doivent pas ignorer que » chacune de leurs victoires ne fera qu'augmenter » le pouvoir du premier Consul ; et que plus ils » se couvriront de gloire dans le champ de ba- » taille, plus ils se l'élèveront au-dessus d'eux dans » la république.

C'est ici que se déchire complettement le voile de l'intrigue et de la perfidie, qui couvre les projets des royalistes !

Non content d'évoquer les ossemens des fanatiques qu'ils ont fait massacrer; d'appeler à leurs secours les poignards des nouveaux *Brutus* ; ils provoquent la jalousie des généraux pour les attiédir ! L'auteur qui sert d'organe à des projets si profondément pervers, inspire insidieusement des inquiétudes à ceux qui pourraient s'y méprendre; lui royaliste et obéissant, aveugle par essence, il prêche l'insubordination ! il invite le soldat, l'officier, à ne point se battre, de peur que la gloire du triomphe ne réfléchisse sur le chef de l'armée.

Il ne voit pas que Bonaparte, à la tête du gouvernement, n'est que le général en chef des autres généraux, que de grade en grade, tous ont le même intérêt et la même gloire à prétendre, en faisant leur devoir.........

Que les généraux en chef qui refuseraient de seconder Bonaparte, auraient la même insubordination à craindre de leurs lieutenans; et que, comme les militaires plus que tous autres, sont convaincus de la *nécessité* d'obéir à un chef supérieur, il n'est pas un général, ayant le sens commun, qui, pour son intérêt personnel du moment, pour l'espérance raisonnable qu'il peut concevoir, de remplacer un jour celui qui lui commande aujourd'hui, ne soit disposé à tout sacrifier à ce principe, indépendamment de ceux de l'honneur et la loyauté, que la révolution n'a pas éteint dans le cœur de tous les Français.

Aussi les principes et les conjectures de l'auteur sont-elles démenties par les faits; la conduite de Massena et de Moreau répond à tout.

Passons aux idées de l'auteur sur la paix.

« Ce n'est pas seulement, dit-il, la paix que » nous devons desirer, c'est une *paix sage*, une » paix *durable*, qui répare les malheurs de la » révolution, et que nous puissions transmettre à » nos enfans comme un *héritage sacré.* »

Ne dirait-on pas, à entendre ce langage; que la *paix perpétuelle* va descendre du ciel à la voix du royalisme; que la présence seule de Louis XVIII réparera les malheurs de la révolution, qu'il imposera sileoce à toutes les passions, à tous les partis!

L'auteur de cet écrit n'en croit rien, sans doute; « et quoiqu'il dise que ce n'est point dans » l'intrigue des négociations qu'il faut chercher la » paix, qu'on ne la trouve pcint au milieu des » fureurs de la victoire » il n'est que trop vrai que c'est la défaite du parti vaincu, l'impuissance où il est de résister encore, le danger et la crainte de perdre davantage, le desir de conserver ce qui est acquis, qui règle et détermine les conditions de paix entre deux puissances belligérantes, et que le plus souvent l'une et l'autre n'observe la foi des traités qu'aussi long-temps qu'ils lui sont utiles, et qu'elle ne peut pas les enfreindre impunément. Telle est en sommaire la clef de la politique, et la base fondamentale du droit public des nations, que le plus fort interprète toujours à son avantage, sans qu'on puisse l'en empêcher!

Comment s'abuser sur des vérités aussi connues?

« L'Europe, dit-on, fait la guerre aux princi- » pes de la révolution, bien plus qu'à la nation. »

Qu'est-ce que cela veut dire, si c'est la

nation qui a fait la révolution ; car la révolution, sans doute, ne s'est pas faite toute seule ! Qu'importe alors pour les étrangers la paix que nous ferons avec nous-mêmes, pourvu que nous ne leurs faisions plus la guerre. Les dangers de notre révolution ont depuis long-temps servi de prétexte à l'armement des puissances étrangères. Les orateurs ministériels de l'Angleterre parlent encore dans le parlement de leur *sûreté*, de leur *sécurité*; c'est à les entendre pour cela que se continue la guerre ! Mais qui ne sait qu'elle est pour eux une affaire de spéculation ?

Qui ne sait que le calcul est fait d'avance des sommes destinées à soudoyer les malheureux qui servent les projets ambitieux de l'Angleterre, et de celles qui doivent lui rentrer en échange par le commerce exclusif de l'Europe, par les pirateries, les brigandages et l'usurpation de l'empire des mers, tant que la guerre durera.

Que la seule chose qui n'entre pour rien dans la balance, et qu'on ne compte pas, est le sang de ceux qu'on traîne à la boucherie, qu'on achète et qu'on vend au poids de l'or comme un vil bétail !

Ce n'est donc pas pour l'intérêt que les rois prennent à notre tranquillité, ce n'est pas dans la crainte de voir troubler la leur, que les rois con-

tinuent la guerre, c'est l'influence et l'intérêt sordide de l'Angleterre qui en fait tous les frais; c'est sa politique barbare, sa haine invétérée contre la France, son orgueil et sa jalousie contre la prospérité des autres états qu'elle épuise sans s'affaiblir; c'est la suprématie qu'elle conserve, qui alimentent une guerre qui ne cessera que lorsque le dernier français se trouvera en présence du dernier autrichien; si la perfidie trop marquée du cabinet de Saint-James, où le concours des événemens ne rapprochent les deux puissances avant leur extermination mutuelle.

Ce ne sont plus les principes de *modération* et de *justice* du gouvernement français, qui peuvent ramener la paix, c'est *la victoire et la lassitude de la guerre.* On dit d'avance « que Bonaparte » n'est pas le maître de suivre toujours ces principes, qu'il est placé dans la dépendance des » événemens, et qu'il sera forcé d'obéir aux circonstances bien plus qu'à son propre caractère. »

Ainsi, en raisonnant sur des futurs contingens, sur des conjectures hypothétiques, en révoquant en doute l'évidence des faits et de la lumière, on trouvera toujours des prétextes plausibles ou spécieux pour continuer la guerre; c'est le but unique du cabinet de Saint-James, dont l'auteur des Adieux n'est que l'écho, et qui, sans doute, chan-

gerait bientôt de principes, si nos troupes pouvaient aussi facilement aborder en Angleterre qu'en Souabe; si elles n'avaient à traverser que des montagnes inaccessibles pour tous autres que des Français (1)!.....

Que faire en pareil cas? Continuer la guerre puisqu'on la veut, jusqu'à ce que l'Autriche épuisée et vaincue, reconnaissant enfin, comme la Russie, l'égoïsme de l'Angleterre, entende ses vrais intérêts et l'abandonne à ses propres forces, en terminant, pour son compte, une guerre où elle a tout à perdre et rien à gagner.

Après avoir voulu prouver que la paix est impossible dans l'état actuel des choses, après avoir prédit les événemens de la guerre, l'auteur des Adieux, toujours grand prophète, annonce à Bonaparte la fin prochaine de son *règne*.

« Ce serait en vain, dit-il, que Bonaparte serait » un Auguste, un Antonin, ses compagnons » d'armes ne seront que trop disposés à troubler » l'exercice d'une autorité qui est leur propre ou- » vrage. »

---

(1) Malheur au cœur froid, qui entend sans émotion le récit des triomphes étonnans de nos armées! Plus malheureux encore est celui qui s'en afflige; il ne lui reste d'autre perspective qu'une guerre perpétuelle, ou l'anéantissement de la patrie!....

Eh pourquoi les compagnons d'armes de Bonaparte troubleraient-ils l'autorité qui lui est confiée ? Serait-ce pour la remettre en d'autres mains ? Seraient-ils plus heureux sous un autre régime ? où trouveraient-ils un chef qui leur fît plus d'honneur, et qui les conduisît mieux ? Quel est celui qui oserait se mettre à sa place ? Et pour en venir là, que de dangers, que de difficultés n'aurait pas à vaincre celui qui tenterait cette entreprise ? Est-ce assez de la force, en pareil cas, pour réussir ? Comment s'en assurer dans l'état actuel des choses ?

A la journée de Saint-Cloud, Bonaparte fut puissamment secondé par une partie du directoire, par le conseil des anciens, par la lassitude et le mépris qu'avait inspiré l'ancien gouvernement, encore ne fallut-il rien moins que sa grande réputation, que l'enthousiasme que son retour d'Egypte avait produit pour opérer la révolution du 18 brumaire ; les circonstances de ce genre sont rares, et il en faudrait de bien plus favorables encore aujourd'hui pour renverser un gouvernement qui a les bayonnettes à sa disposition ; et qui, à raison de son *unité*, a une force décuple de celle de l'ancien directoire.

Toutes ces prophéties se perdent dans l'immensité du vide, il faut les abandonner à leur néant......

De cette conjecture, l'Auteur passe à une autre toute aussi probable; il présente à Bonaparte l'épouvantail du jacobinisme : « Le monstre qu'il a » vaincu, dit-il, au 18 brumaire, n'est pas mort, » il est encore à ses côtés, il mesure d'un œil me- » naçant le trône où il s'est élevé. C'est en vain » que Bonaparte flattera ou épouvantera les jaco- » bins; l'expérience a prouvé qu'on ne remonte » pas impunément le torrent des révolutions, à » moins qu'on ne ferme tout-à-fait l'abyme; il n'y » a que *la justice* qui puisse élever la voix contre » *l'iniquité;* et si une institution humaine peut » jamais arrêter le torrent d'abus sanglans et de » vexations cruelles qu'on nomme *Révolution*, ce » ne peut être qu'une *institution légitime !* »

Depuis le 9 thermidor les Jacobins ont tenté bien des fois de ressaisir le sceptre de l'autorité; ils ont été puissamment secondé, en plusieurs circonstances, par l'influence de leurs partisans nombreux au directoire et dans les conseils; dernièrement encore, lorsqu'ils ont relevé leurs tréteaux au manège, ils avaient des amis par-tout. Eh bien, qu'ont produits leurs efforts ? Ils sont retombés dans la fange et le mépris; ils ont été chassés, conspués avec ignominie, et certes le 18 brumaire ne les en a pas tirés ! . . . .

Il en est de leur doctrine et de leur crédit comme

de celle de ces imposteurs qui, tant qu'ils ne sont pas connus pour tels, tant qu'on ne sait pas où ils en veulent venir, tant qu'ils ont pour eux le prestige de l'illusion et l'ignorance de leurs auditeurs, en imposent facilement à la multitude et vivent à ses dépens; mais que le masque tombe et que le sycophante soit reconnu, qu'une seule dupe l'ait signalé, en vain il haranguera le peuple; en vain il relèvera ses tréteaux, il n'excitera plus que le mépris et la risée, si l'on ne le chasse pas à coup de bâtons; le souvenir seul des *Bastilles*, des échafauds, des noyades de 93, a pour jamais comblé l'abyme et fermé le retour de ce règne sanglant; on n'oublie pas aussi promptement de pareilles horreurs, elles ne reviennent pas deux fois dans le même siècle!

Que peut faire aujourd'hui une tourbe de misérables épars et sans chef, dont la plupart rougissent en secret des excès qu'on leur a fait commettre, et qui sont *désenchantés* (pour me servir de l'expression de l'auteur des Adieux); presque tous ceux qui avaient quelque influence dans leur conseil, qui n'étaient dans leur rang que pour obtenir des emplois et la domination, qui les servaient bien plus par ambition que par principes, se sont rangés sous les bannières du gouvernement actuel; ils voulaient des emplois, ils en ont ob-

tenus; ils n'iront pas courir les dangers d'une insurrection, dont le résultat ne leur serait peut-être pas plus utile, en réussissant, que ce dont ils jouissent, et qui les culbuterait sans ressource, et les ferait hacher s'ils manquaient leur coup.

Ainsi, sans avoir recours à ce que l'auteur des Adieux appelle une *Institution légitime*, les principes de justice et de modération que Bonaparte a manifesté, l'amélioration successive du gouvernement actuel, qui ne peut pas se faire en un clin d'œil, le retour de la paix, peuvent bien plus sûrement cicatriser les plaies de la révolution, fermer le crater du volcan, que le retour de la royauté, qui n'arriverait pas sans doute sans quelques élémens de discordes, sans réveiller quelques-unes des idées qui ont renversé le trône, et sans recommencer une nouvelle révolution, dans laquelle tout ce qui n'est pas royaliste décidé, se réunissant infailliblement aux jacobins, pour ne plus former qu'un parti contre le roi; ses partisans n'auraient pas beau jeu.

L'auteur des Adieux, qui se repaît toujours de chimères, gratifie Bonaparte d'un projet qui, sans doute, n'est point entré dans sa tête; on a formé une commission pour décider du sort de ceux qui ont été mal-à-propos inscrits sur la liste des émigrés; et il attribue à Bonaparte le dessein *de rappeler*

peler les émigrés : aussitôt il s'appitoye sur le sort de ceux qu'il appelle *des victimes.* « On parle, » dit-il, de les rappeler, mais il n'est pas question » de leur rendre leurs propriétés ; viendront-ils » languir comme le pauvre Lazare à la porte du » mauvais riche qui a acheté leurs biens ? »

Mais le pauvre Lazare n'avait pas perdu sa fortune en désertant inconsidérément sa patrie ; il ne s'était pas armé contre elle par orgueil et par fanatisme ; il n'avait point attiré sur elle tous les fléaux de la guerre civile et étrangère, il avait à la pitié des droits qu'ils ne peuvent pas même implorer ; ainsi c'est un avis superflu que l'auteur des Adieux donne aux émigrés, de ne pas profiter de la faveur de leur rappel par le gouvernement actuel, de peur qu'ils ne soient proscrits par celui qui le suivra. Le gouvernement a manifesté, à cet égard, ses intentions d'une manière assez peu équivoque pour ne laisser aucun doute ; et, certes, il n'est pas plus question du rappel des émigrés que de celui de Louis XVIII ; ils rentreront ensemble, ou ne reviendront jamais ostensiblement.

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur a voulu prouver qu'il n'y avait point de sûreté pour les Français avec le gouvernement actuel ;

on a vu comme il a réussi dans ses preuves! Maintenant il veut établir que le gouvernement n'a pas de motif *de sécurité* pour ses amis ni pour lui-même ; nous avons commencé, il faut achever de le suivre dans ses écarts !...

La première raison que l'auteur donne de la chute prochaine du gouvernement actuel, consiste à dire : « qu'il n'est point appuyé *sur les pré-*
» *jugés*; que dans un état où il n'y a point *de*
» *préjugés*, il n'y a rien de fixe, rien de positif,
» point de cette force morale qui réunit les opi-
» nions, point de cette *magie* qui doit environner
» le pouvoir, chacun se trouve autorisé à discuter
» la loi avant d'y obéir, et de scruter les actes de
» l'autorité avant de s'y soumettre ; tout le monde
» raisonne *sur les personnes et sur les choses*; et
» chez un peuple où tout le monde raisonne ou
» ne respecte rien, le monde moral se divise en
» sectes, la société se partage en factions, c'est
» une révolution éternelle dans l'état et dans les
» mœurs, c'est ainsi qu'ont péri les républiques
» grecques, ainsi périra la nôtre ! ......»

A cela je réponds d'abord, que c'est précisément parce que le gouvernement actuel n'est pas basé sur *des préjugés*, qu'il doit durer plus long-temps ; rien n'est moins fixe, rien n'est moins positif que les *préjugés* ; ils varient suivant les cir-

constances ; ils se dissipent suivant le degré de lumières qu'acquièrent les peuples qui sont gouvernés par eux.

Les préjugés, de l'avis même de l'auteur des Adieux, « sont souvent des *jugemens convenus* sur » un point que tous les hommes n'ont pas le temps » d'approfondir, ce sont des opinions qu'on révère, » et qui sont, pour ainsi dire, *des vérités* qui » viennent *d'en haut*. »

On pourrait peut-être définir plus exactement *les préjugés*, en disant que ce sont des suppositions gratuites, des abus consacrés par l'usage, des principes de susperstition, ou d'une prévention aveugle qui admet tout sans réflexion ; c'est ainsi que s'est établie la monarchie héréditaire, qui suppose que le fils d'un roi apporte en naissant toutes les qualités nécessaires pour bien gouverner ; c'est ainsi que l'on a créé les privilèges de la noblesse, qui présumaient plus de talens dans un noble que dans un roturier, et lui attribuaient exclusivement tous les emplois supérieurs dans l'état ; ainsi s'est accréditée l'infaillibilité du pape, l'autorité des prêtres et des bramines, la foi attachée aux oracles, aux présages et à la magie, le respect dans certains pays pour les chats et pour les oignons ; en un mot, toutes les absurdités plus ou moins palpables qui ont hébété le pauvre genre humain. . . .

Quoi qu'il en soit, si les *préjugés sont des jugemens convenus sur un point que les hommes n'ont pas le temps d'approfondir*, il s'en suit qu'aussitôt que les hommes voudront prendre le temps d'examiner ces *jugemens convenus*, le prestige et les préjugés disparaîtront, et que voyant l'erreur de ces *jugemens*, dont tôt ou tard l'absurdité saute aux yeux, ils renverseront avec dédain cet édifice de mensonge et rougiront de leur crédulité.

Si ce sont des opinions qu'on révère, comme des vérités qui viennent d'en haut.

Aussitôt que des opinions plus sages, qui peuvent supporter l'examen de la froide raison, viendront à paraître, *ces vérités* qui tiennent leur origine du ciel, qui n'y prend aucune part, perdront infailliblement leur crédit sur la terre.....

C'est ainsi que le flambeau de la philosophie a successivement dissipé les ténèbres dont l'adresse des uns et l'ignorance des autres avait enveloppé le globe; aussi ceux qui profitaient des abus ont-ils crié contre la philosophie, comme les voleurs contre la police, les réverbères et les serrures de sûreté; c'est pour cela que Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, l'abbé Raynal, seraient peut-être aujourd'hui pendus ou brûlés par les *royalistes purs*, s'ils vivaient encore!

Mais quel aveu! quelles armes terribles vient

de fournir contre lui l'auteur des Adieux! . . . .

Il avoue, « que la monarchie héréditaire n'est
» fondée que sur des préjugés; qu'elle ne peut se
» soutenir et n'exister que par eux; qu'elle ne doit
» sa considération et sa force morale qu'à la *magie*
» qui doit environner le pouvoir. »

Je le remercie bien sincèrement de sa franchise au nom de tous les républicains; ils n'auraient rien dit de mieux pour leur cause.

Jusqu'ici tous les philosophes, tous les écrivains qui ont attaqué la monarchie; tous ceux qui ont parlé contre la servitude et pour la liberté, se sont principalement attachés, pour prouver la supériorité du gouvernement républicain sur le gouvernement monarchique, à soutenir que l'un n'est fondé que sur l'*erreur*, les *préjugés* et la *magie*, tandis que l'autre ne peut subsister que par la vertu, la force réelle, la justice et la raison; et voilà que l'auteur des Adieux, tout aussi monarchien que Royoux, Mallet-du-Pan et Malouët, écrit comme auraient fait Vergniaud, Mailhe et Camille des Moulins!....

Ce n'est pas, sans doute, ce qui, dans son ouvrage, plaira le plus à ses partisans; ce n'est pas pour cela que le cabinet de Saint-James paie des écrivains en France. . . . .

N'importe, ce n'est pas moins de là qu'il résulte

qu'un gouvernement, qui n'est basé que sur des erreurs ou des préjugés, sera bien *plus* promptement renversé que celui qui s'appuie sur la justice et sur la raison, qui sont immuables; et ce n'est pas là sans doute la thèse de l'auteur des Adieux.

Nous sommes même aujourd'hui dans une position où il n'est plus permis de raisonner dans l'hypothèse des *erreurs* et des *préjugés*; les erreurs et les préjugés se sont évanouis par le temps, les lumières et la réflexion; et il serait tout aussi difficile actuellement de recréer toutes les illusions qui existaient avant la révolution, que de ressusciter tous ceux qu'elle a fait périr. Nous l'avons déja dit plus haut, le charme est détruit; un nouvel ordre de choses, de nouvelles mœurs, de nouvelles idées, ont remplacé les anciennes; la révolution ne peut rétrograder, et nous sommes forcés de vouloir ce qui est.

S'il subsiste encore quelques illusions monarchiques, elles sont aussi rares et aussi éparses que ces épis négligés que le glaneur ramasse après la moisson; elles sont dans la même proportion avec la masse de la récolte, et ne valent pas la peine d'être comptées.

Alors, non-seulement le gouvernement actuel n'a plus rien à craindre des préjugés qui faisaient l'appui de la monarchie, mais il a pour lui leur

destruction même, et la force des nouveaux principes, qui, loin d'avoir à redouter l'examen et la raison, se fortifient nécessairement par ses recherches plus approfondies.

Dans un état où il n'est pas permis de raisonner *sur les choses et les personnes*, je ne vois qu'un maître et des esclaves; le peuple n'est plus qu'un vil troupeau à qui ses pasteurs disent: « Tu auras » des yeux pour ne point voir; tu laisseras dormir » la raison, l'intelligence que la nature t'a don» nées, pour obéir à nos caprices; » c'est un despotisme affreux, qui ne conviendrait pas même, pour son compte, à l'auteur qui le prêche, puisqu'il raisonne sur *les choses et sur les personnes*, de manière à prouver qu'il ne croit point à sa morale.

Cette doctrine conviendrait encore bien moins aujourd'hui à un peuple à qui, depuis dix ans, on a parlé de ses droits, qui les connaît, et pour qui le raisonnement est devenu un besoin : il ne s'agit donc plus de l'empêcher de raisonner, mais de faire en sorte que, par de bonnes lois et de sages institutions, il trouve tous les jours, en raisonnant, de nouveaux motifs de s'attacher à celles qui le gouvernent! ....

« Bonaparte, dit-on, a négligé le prestige des » *idées religieuses*; il a négligé d'employer cette » force morale qui a survécu à la révolution, et

» qui est éternelle, qui est puissante, comme la » Divinité sur laquelle elle repose; il n'a pas » donné à la religion de son pays cette protection » qu'il lui doit, à cette religion qui fait respecter » les institutions humaines, et qui donne la vie » aux empires. »

Avant de répondre à cette objection, il faudrait savoir ce que l'auteur des Adieux entend par *les idées religieuses?* s'il entend parler du christianisme romain, autrement dit, la religion du prêtre; de cette religion insociable, intolérante, qui admet, pour principe fondamental, *hors l'église point de salut...;* qui damne, qui persécute tout ce qui n'est point de son avis; s'il reproche à Bonaparte de n'avoir pas rétabli la religion dominante, telle qu'elle existait sous la monarchie, ce reproche peut être fondé en fait, et n'offensera point Bonaparte! ....

Si, au contraire, il entend parler du christianisme de l'Evangile, de cette *religion sainte, sublime, véritable,* (pour me servir des expressions d'un grand docteur), « qui fait que les hommes, » enfans du même Dieu, se reconnaissent tous » pour frères, et dont la société qui les unit ne » se dissout pas même à la mort. »

S'il s'agit de la religion civile, « qui reconnaît » l'existence de la Divinité puissante, intelligente,

» bienfaisante, prévoyante et pourvoyante, la vie » à venir, le bonheur des justes, le châtiment des » méchans, la sainteté du contrat social et des » lois; de cette religion qui les tolère toutes, au- » tant que leurs dogmes n'ont rien de contraire » aux devoirs du citoyen, » on ne reprochera pas sans doute à Bonaparte, d'avoir refusé sa protection à cette dernière, puisqu'on a vu qu'il n'a exigé des prêtres catholiques qui jusqu'ici avaient été les plus récalcitrans, d'autre soumission, pour les rendre à la liberté, que la promesse d'obéir aux lois de l'Etat. Il n'a pas prescrit cette promesse, d'après les lois, *comme dogme de religion, mais comme sentimens de sociabilité, sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen.*

Au reste, il a laissé à toutes les religions la liberté absolue de leur culte. On dit la messe aujourd'hui dans les églises, comme les protestans font leurs prières dans les temples, chacun y prêche, y chante les louanges de Dieu à sa manière. Les prêtres catholiques romains ne peuvent plus se plaindre que d'une seule chose, c'est qu'ils n'ont ni suprématie ni domination, et qu'il ne leur est plus permis d'être exclusif; mais les ministres des autres cultes ne le sont pas plus qu'eux; hors cela, s'ils peuvent faire plus de prosélites que les autres, si leur religion est la meilleure, rien

ne les empêche de la faire prévaloir ; c'est un nouveau champ d'émulation ouvert à leur zèle, et qu'il doit leur être aussi glorieux qu'agréable de cultiver, s'ils sont de bonne foi.

Quant au *prestige des idées religieuses*, dans le sens de l'auteur des Adieux, Bonaparte n'en a pas besoin pour maintenir son autorité ; ce *prestige* peut être bon sous la monarchie, où le prêtre et le roi se prêtent un secours mutuel pour tromper le peuple et l'asservir ; mais la république a d'autres principes et d'autres moyens pour se soutenir ; les points d'appui de l'une ne conviennent point du tout à l'autre.

L'auteur des Adieux, toujours fertile en comparaisons, rapproche l'enthousiasme qu'on a montré pour Bonaparte, de la faveur qu'obtinrent, après le 9 thermidor, Tallien, Legendre et Barras, et il calcule que Bonaparte doit éprouver le même sort que ces derniers.

« Le gouvernement consulaire, dit-il, n'est » supportable aujourd'hui pour les Français, que » parce qu'ils ont encore le régime directorial » sous les yeux ; la haine qu'on a pour les jaco- » bins fait la moitié de l'amour qu'on a pour » Bonaparte, et à mesure qu'on perdra de vue » le point de comparaison, Bonaparte perdra de » son crédit qu'il ne doit qu'au parallèle. »

Lorsque Tallien, Legendre et Barras eurent renversé le trône de Robespierre, au 9 thermidor, ils exercèrent quelque temps, à la vérité, une influence assez grande à la convention, mais ils n'étaient placés ni les uns ni les autres dans une position à conserver long-temps cette autorité; ils ne gouvernaient pas, ils ne tenaient point à-la-fois le sceptre et l'épée; ils faisaient partie d'un corps composé de *sept cent cinquante membres*, qui tous avaient leur passion, leur intérêt et leur ambition; aucun de ces hommes n'était assez marquant pour réunir sur sa tête toute l'autorité qui reposait sur le corps entier; ils avaient des rivaux bien supérieurs en talens; ils n'étaient pas même toujours d'accord entre eux, et aucun d'eux n'avait la réputation et la célébrité qui environne Bonaparte, tant aux yeux de la nation que chez l'étranger.

Au reste, que firent Tallien, Legendre et Barras, pour se concilier l'affection publique après leur victoire du 9 thermidor?

Ils ouvrirent les prisons à quelques victimes de la persécution; ils brisèrent les fers d'un parti, mais de la même main qui fermait les bastilles ils les rouvraient pour y plonger des hommes qui, la plupart, n'étaient coupables que d'avoir cédé à l'empire des circonstances; des hommes

bien moins coupables qu'eux, qui, par faiblesse et par lâcheté, avaient laissé grandir l'autorité du tyran, qu'ils auraient pu sans doute étouffer au berceau, s'ils avaient eu plus de courage!

Ils renversèrent les échafauds, mais une réaction sanglante nécessita, sous leurs auspices, un nouveau genre de terreur dans les départemens du Midi.

Ils vainquirent le tyran, mais ils s'occupèrent long-temps des moyens de le remplacer sous de nouvelles formes.

Combien les principes de Bonaparte ont différé des leurs.

Arrivé au consulat, ses premiers pas n'ont été marqué que par des bienfaits et par des actes de justice : tous les déportés de Cayenne, de Sinamary, d'Oléron, tous les fugitifs fructidorisés, tous ceux que des actes arbitraires et illégaux avaient frappés, ont été rappelés dans leur patrie, et ont repris leur existence civile et politique. La justice qu'on leur a rendue n'a coûté de larmes à personne; la clémence de Bonaparte s'est étendue jusques à ceux qui avaient eu la témérité d'attenter à ses jours; on dit même que l'auteur des Adieux, qui le traite si mal, lui doit sa liberté....

Au reste, Tallien, Legendre, avec les meilleures intentions et les mêmes moyens moraux que Bonaparte, n'auraient pu rien faire, parce qu'ils

n'avaient pas le pouvoir et le titre nécessaire ; nous sortions alors des décombres sanglans de l'anarchie, où chacun se croyait en droit d'avoir une part à l'autorité. Nous étions tous de petits *souverains*, qui disputions la part de *souveraineté* de nos voisins, pour augmenter la nôtre ; nous relevions d'une fièvre ardente, dont toutes les traces du délire n'étaient point encore effacées ; on n'avait pas encore senti le besoin de l'*unité* et de la concentration du pouvoir ; nous étions même trop près de la démagogie, pour pouvoir nous faire à cette idée. Un premier Consul, un chef suprême du gouvernement nous eût épouvanté, il aurait eu beaucoup trop à nos yeux les formes d'*un roi*. Il n'y a que le temps et les leçons de l'expérience et du malheur qui pussent nous conduire successivement au point où nous sommes, et dissiper nos terreurs paniques.

Après le décemvirat du comité de salut public, on a cru gagner beaucoup en réduisant le nombre des gouvernans à cinq directeurs ; le pouvoir est aujourd'hui confié à trois Consuls, dont le premier est le chef suprême de la nation : il imprime à lui seul toute l'action au gouvernement ; c'est le point d'unité nécessaire ; c'est le dernier terme où nous puissions arriver ; c'est le point de repos, et quand même nous reviendrions *à la monarchie*, nous ne

ferions que changer *le mot* et la chose en pire, sans donner au gouvernement plus de force et d'autorité, qu'il n'en a par la constitution de l'an 8; ce n'est donc pas la peine de s'en occuper.

Ce n'est pas non plus la haine que l'on a conçue pour les jacobins, qui fait qu'on s'attache à Bonaparte; voyez l'enthousiasme! voyez l'effet que sa présence produit par-tout; ce n'est pas seulement en France et dans les pays où les jacobins sont abhorrés, qu'on le contemple comme un héros! Voyez si jamais Tallien, Legendre et Barras, ont produit, nulle part, l'impression que Bonaparte a fait en Italie, en Egypte, à Paris, à Dijon, à Genève, à Lausane, dans le Valais, par-tout où il a passé. *Ce n'est pas un homme, c'est le génie tutélaire de son pays!....* Et le mettre en parallèle avec les personnages qu'on a cité, c'est comparer des pygmées à un géant, c'est afficher une partialité révoltante; c'est se livrer à des écarts qui n'ont besoin d'aucune réponse pour être sentis.

Si l'on s'attache à Bonaparte, c'est parce que depuis la révolution aucun homme d'état ne s'est montré plus propre que lui à en cicatriser les plaies; c'est parce qu'il n'a pas paru d'homme dont la sagesse, le génie et la fortune fussent aussi marqués; c'est parce que sa présence a eu par-tout une telle influence heureuse sur les

affaires publiques, que la France attend de lui son salut; c'est parce que tout présage, sous ses auspices, un avenir heureux et le terme de nos longues angoisses.

Aussi je pense que ce n'est pas parce que *le gouvernement actuel a été surpris à son berceau par une précoce caducité*, que les royalistes l'attaquent avec tant de fureur; c'est bien plutôt parce qu'ils voyent, dans l'ordre qui s'établit, dans la sagesse de l'administration de Bonaparte, le terme des espérances qu'ils ont conservées, tant que les fluctuations de l'anarchie laissaient la porte ouverte au retour de la royauté; c'est pour cela, sans doute, qu'ils appellent à leur secours les poignards *des Brutus*, et qu'ils se lamentent sur l'altération des principes *sacrés* de la *liberté*, de *l'égalité*, de *la souveraineté* du penple de Robespierre.

En vain l'auteur des Adieux voudrait faire voir dans Bonaprrte *un roi qui est obligé de faire une guerre à mort aux royalistes.*

Car c'est précisément parce qu'*il n'est pas roi*, qu'il fait la guerre aux royalistes.....

En vain voudrait-il voir « que la République,
» pour se consolider, a besoin de renoncer aux
» principes *républicains.* »

Tous les gens sensés verront qu'elle n'a besoin,

pour cela, que de renoncer aux principes *révolutionnaires.*

La *contradiction* n'existe que dans la fausse idée que l'auteur des Adieux s'est faite de la *République*; c'est parce qu'en se reportant aux temps affreux de 93, l'auteur des Adieux, comme les jacobins, ne voit de *République* que dans le gouvernement *révolutionnaire*, et de *républicains* que dans les *partisans de la terreur.*

Si, au contraire, l'auteur des Adieux veut voir la *République* dans un gouvernement où tous les citoyens sont égaux aux yeux de la loi, et également admissibles, sans aucune distinction *de naissance*, à tous les emplois; dans un gouvernement où la liberté civile, politique et religieuse sont également respectées; dans un gouvernement où le pouvoir législatif et exécutif sont séparés; dans un gouvernement où les magistratures ne sont point héréditaires, et ne sont, ou ne doivent être, que le prix des vertus et des talens, il trouvera la République dans le gouvernement actuel, comme elle existait à Rome sous les consuls et les empereurs; comme elle existait en Pologne sous les rois, et à Venise sous le doge, avec des modifications plus ou moins appropriées aux temps, aux mœurs, au génie et aux usages des différens peuples.

Ce ne sera pas une République *démocratique*, telle qu'il y aie dans l'état « plus de citoyens » magistrats que de citoyens simples particuliers. » Ce ne sera pas une République *démocratique*, telle que celle dont Rousseau dit : « que s'il y avait un » peuple de dieux, il se gouvernerait *démocrati-* » *quement :* » mais comme, suivant lui, *un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes*, il conviendrait bien moins aux Français qui ne sont pas *un peuple vierge*. On ne doit donc pas le chercher, ni le desirer parmi eux.

Nous ne sommes plus au temps où les mots *d'aristocratie*, de *fédéralisme*, de *plaine*, de *montagne*, en imposaient à la multitude, et par elle à tout ce qu'il y avait de trembleurs dans l'état ; on n'est pas plus aujourd'hui disposé à disputer sur les définitions abstraites de la politique que sur la *consubstantialité du verbe* et la *bulle unigenitus*. Les fureurs de la politique sont comme celles de la religion ; elles ont leurs périodes, leurs sectaires, leur triomphe et leur *décadence*, et l'on est aujourd'hui convenu de ne plus se battre pour des mots, à la défense desquels les plus acharnés étaient précisément ceux qui ne les entendaient pas.

Ce qui importe actuellement n'est pas de savoir *quel nom on donnera au gouvernement ;* mais quels

sont les moyens de l'améliorer, et de l'approprier aux mœurs du peuple pour lequel il est destiné.

Le premier principe est posé, on sait « que » lorsque le gouvernement est entre les mains » d'un seul homme, la volonté de corps et la » volonté particulière sont parfaitement réunis, » et, par conséquent, que celle-ci est au plus » haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir». Or, comme d'après le témoignage d'un publiciste, qui n'est pas suspect en cette matière (1), « c'est du degré de la volonté que dépend l'u» sage de la force, et que la force absolue du » gouvernement ne varie point, il s'ensuit que » le plus actif des gouvernemens est celui d'un » seul. »

Alors, comme Montesquieu, Rousseau, et tous les politiques, sont d'accord « que le gou» vernement démocratique convient aux petits » états, l'aristocratique aux médiocres, le mo» narchique, ou le gouvernement *d'un seul* aux » grands, que cette règle se tire immédiatement » du principe; *mais qu'on ne peut compter la » multitude de circonstances qui peuvent fournir » des exceptions* ». *Il s'ensuit, qu'en cédant aux circonstances* et aux *exceptions*, en conservant

(1) J. J. Rousseau. *Du Contrat-Social.*

même le principe *de l'étendue des états*, dans son intégrité, on peut résoudre le problême, et obtenir en France tous les avantages du gouvernement *d'un seul*, sans y conserver la *monarchie* proprement dite : on peut même dire que les idées de Rousseau ont été réalisées et améliorées dans les derniers temps, par la constitution de l'an 8, et l'on doit s'y tenir.

Le principe des priviléges et de l'hérédité détruit, tout le reste marche de suite; et Rousseau, qui admet le gouvernement d'un seul dans un grand état, explique assez clairement cette solution en disant: « Qu'un défaut essentiel et » inévitable qui mettra toujours le gouvernement » monarchique *au-dessous* du républicain, est » que dans celui-ci la voix publique n'élève » presque jamais aux premières places que des » hommes éclairés et capables, qui les rem- » plissent avec honneur, au lieu que ceux qui » parviennent dans la monarchie sont, le plus » souvent, de petits brouillons, de petits fri- » pons, de petits intrigans, à qui les petits » talens qui font dans les cours parvenir aux » grandes places, ne servent qu'à montrer au » public leur ineptie aussitôt qu'ils y sont par- » venus. »

Je sais bien que si toutes les élections étaient

livrées exclusivement au choix du peuple, elles produiraient peut-être les mêmes abus. Je n'ignore pas que depuis que toutes les élections sont confiées au gouvernement actuel ou plutôt à ceux qui les ont faites pour lui, *de petits brouillons, de petits fripons, de petits intrigans*, se sont intercalés dans les choix; mais en les tempérant à-la-fois, comme dans la constitution de l'an 8, par l'indication première d'électeurs éclairés, et par le choix définitif du gouvernement, on arrive au résultat le plus satisfaisant qu'on puisse avoir en fait d'institutions humaines; car ce serait courir après des chimères que de vouloir atteindre la perfection, et trouver une forme de gouvernement et d'administration qui ne présente aucun inconvénient (1).

---

(1) Le mode *d'élection* est peut-être ce qu'il y a de plus difficile à combiner dans la machine politique; les choix *absolus* du peuple n'ont été bons qu'une seule fois parmis nous, ce fut en 1789, parce que la cabale et l'intrigue n'y eurent aucune part; n'y ayant point de *parti*, chacun n'indiquait de bonne foi pour les places que celui qui était le plus digne, parce qu'il était le plus considéré, et que celui qui l'était moins aurait eu honte de se mettre en parallèle, de peur d'être bafoué.

A mesure que les factions se sont organisées depuis, il n'a plus été question de talens et de mérite; le *dévouement*

Quant au principe de l'*hérédité*, ce n'est pas seulement de nos jours qu'il a été repoussé par les hommes judicieux et sages. *Tacite* qui devait sa fortune aux empereurs Vespasien, Tite et Domitien, n'a pas craint de dire, « que le droit du » sang et de la naissance ne mérite aucune es» time et fait un prince au hasard (1).

» Que les plus grands rois qu'ont célébré » l'histoire n'ont point été élevés pour régner,

---

au parti dominant a tenu lieu de tout. C'est ainsi qu'on a vu en concurrence les maîtres avec leurs valets, *Thersite* et l'homme estimable par ses mœurs et par ses talens; *de misérables histrions jouant facilement tous les rôles ;* de *minces* avocats, qui débitaient dans la forme d'un télégraphe, des plaidoyers *longs et plats comme l'épée de Charlemagne,* préférés à des magistrats intègres et respectables!...

Nous ne sommes pas encore entièrement sortis du bourbier; le gouvernement actuel, pour les élections du second ordre, avait besoin de secours; il a pris le meilleur moyen pour faire de bons choix, si ceux qu'il a consulté avaient moins écouté leurs affections particulières, leur intérêt personnel, leur animosité, leurs passions et l'intrigue : *s'ils avaient eu le courage de la vertu ;* mais il faut encore du temps pour nous ramener à l'extrémité du cercle dont nous sommes partis !...

(1) *Nam generari et nasci a principibus fortuitum, nec ultra æstimatur !.....*

Tacite.

» que c'est une science qu'on ne possède jamais » moins qu'après l'avoir trop apprise, et qu'on » acquiert mieux en obéissant qu'en comman- » dant (1).

J. J. Rousseau qui, après lui, avait à répondre aux objections des interrègnes orageux, et du trouble des élections n'en a point été épouvanté.

» Qu'a-t-on fait, dit-il, pour prévenir ces » maux, on a rendu les couronnes *héréditaires* » dans de certaines familles, et l'on a établi un » ordre de succession qui prévient toute dispute » à la mort des rois; c'est-à-dire, qu'en substi- » tuant l'inconvénient des régences à celui des » élections, on a préféré une apparente tran- » quillité à une administration sage, et qu'on a » mieux aimé risquer d'avoir pour chefs des *en-* » *fans*, des *monstres*, des *imbécilles*, que d'avoir » à disputer sur le choix des bons rois. »

Voilà sans doute la réponse à tout ce que les partisans de la monarchie *héréditaire* peuvent dire de plus spécieux en faveur de leur système : si ces raisons et les principes accrédités de la révolution ne peuvent pas les convaincre, s'ils sont *incu-*

---

(1) *Ultissimus ac brevissimus bonarum malarum que nerum dilectus cogitare quid nolueris sub alio principe aut volueris !....* TACITE.

rables , s'ils croyent encore à la résurrection de la monarchie , et s'ils la desirent , on n'a plus qu'à leur dire ce que Rousseau veut qu'on réponde à celui qui certifie le miracle de la résurrection d'un janséniste.

» En attendant qu'elle arrive , allez mon en-
» fant , tâchez de fortifier *votre cerveau creux* ;
» je vous dispense du jeûne , et voilà de quoi vous
» faire de bon bouillon ».

L'auteur des Adieux qui , quoiqu'il en dise , ne compte pas beaucoup sur la *caducité* naturelle du gouvernement actuel , dit « que le conseil est de-
» venu le rendez-vous des factions les plus con-
» traires , comme la législation est devenue celui
» des principes les plus opposés ; que chaque parti
» cherche à attirer le pouvoir à lui , et que les
» systêmes extrêmes arrachent sans cesse le gou-
» vernement du centre ».

Ce tableau convenait parfaitement à la situation de la République , avant le 18 brumaire ; c'est l'histoire fidelle des scènes scandaleuses qui ont éclaté quelque temps entre le directoire et les conseils , entre le parti des anarchistes et celui des républicains ; mais depuis le 18 brumaire , depuis que l'autorité a été concentrée dans les mains d'un chef unique , depuis que les conseils ont été réduits à l'heureuse impuissance d'exciter des troubles ,

par l'initiative des propositions extravagantes, et des lois de *circonstance*, la législation s'est simplifiée, les lois absurdes et trop incohérentes ont été abrogées, et le peu qu'on a fait de bien, présage l'amélioration prochaine du reste, lorsque le temps, la paix et les circonstances le permettront.

Il est également faux « que lorsque le premier » Consul se dirige vers un point, ses agens se dirigent vers un autre ; que les circulaires du » ministère de la police sont contredites par » celles du ministère de l'intérieur ; que chacun » explique la loi à sa manière, et qu'il gouverne » selon son opinion ; que les royalistes défont ce » que font les républicains ; et que les républicains s'occupent sans cesse de détruire l'ouvrage des royalistes.

Le gouvernement actuel est assez fort pour ne pas souffrir de divergeance, et encore moins de contradiction de la part de ses agens ; j'ai lu les circulaires des différens ministres, elles sont toutes rédigées dans le même sens et dans l'esprit des principes du gouvernement ; et si l'auteur trouve des contradictions entre les arrêtés du consulat et les lettres du ministre de la police, sur les prêtres récalcitrans et les émigrés, c'est qu'il a mal interprêté les intentions du gouvernement, aux ordres

duquel toutes les proclamations des ministres sont nécessairement subordonnées.

Le tableau que fait l'auteur de la mésintelligence et de la haine qui existe entre ceux qui ont intérêt de se rapprocher, n'est pas moins exagéré ; la malveillance a semé des bruits de discorde dans le dessein perfide de la faire naître ; mais l'événement les a démentis, et s'il reste encore à Bonaparte quelques ennemis, ce ne peut être que dans le petit nombre des royalistes et des jacobins *incurables* qui n'ont aucun moyen de lui résister, il les écrasera d'un souffle, ou les balayera comme la poussière, quand bon lui semblera.

« C'est en vain, continue l'auteur des Adieux,
» qu'on a voulu réunir toutes les affections en réu-
» nissant dans l'autorité tous les partis : après une
» révolution comme la nôtre on ne fait attention
» qu'à ceux que l'on craint, et l'esprit de faction
» n'a laissé des yeux *qu'à la haine.* »

Je plains l'auteur des Adieux, si son cœur n'est plus ouvert qu'à ce sentiment ; je connais des ames plus généreuses, qui déja ont oublié les malheurs et les injustices qu'elles ont éprouvés, et ne regardent plus la révolution que comme un naufrage auquel elles ont échappé ; il en est qui disent encore :

. . . . *Juvat meminisse laborum.*

Je suis persuadé que Job Aimé a eu du plaisir à raconter ses dangers; et c'est précisément pour éteindre les dernières éteincelles des *haines*, c'est pour dissiper les préventions, pour fondre toutes les affections en une seule, *l'amour de la patrie*; que Bonaparte a eu le bon esprit de rapprocher autour de l'autorité les élémens contraires; c'est ainsi qu'en habile chimiste il a neutralisé, par un amalgame sagement combiné, ce que leur influence isolée aurait pu avoir de dangereux pour la tranquillité de l'état.

« Les royalistes se plaignent de voir *Lamarque* » *et Fouché* en place; les jacobins crient *haro* » contre *Barthélemy.* »

Mais les républicains, plus tolérans, voyent sans peine à la tête des affaires, des hommes dont l'exaltation a bien plus souvent été l'effet des circonstances, que de leurs dispositions naturelles; ils voyent du même œil ceux qui, par principes ou par habitude, regrettent la royauté, mais qui accoutumés, par amour propre ou par honneur, à faire leur devoir et à obéir, servent la république comme ils servaient la monarchie.

Les intérêts des uns et des autres, en changeant de position, ont nécessairement changé d'objets; leur existence et leur fortune se trouvant liées au

nouvel ordre de choses, ils se voient forcés, sans s'en apercevoir, à desirer qu'il se consolide, et à lui accorder toutes leurs facultés et leurs affections; aucun de ceux qui sont en place ne peuvent haïr Bonaparte, dont ils tiennent ce bienfait, ou bien ils sont des ingrats méprisables, qui se trahiront eux-mêmes avant peu; il n'a de véritables ennemis que ceux qui, désaprouvant sa conduite, ont eu le noble orgueil de refuser de servir la république sous ses ordres; ceux-là sont estimables dans leur erreur même : mais ils sont si rares que sur deux exemples que cite l'auteur des Adieux, l'un, celui de *Bernadotte*, est évidemment faux, et l'exactitude de l'autre n'est pas reconnue.

Voilà comme l'auteur des Adieux voit tout en noir, et comme il ne fait un crime à Bonaparte de sa sage politique, que parce qu'il voit qu'elle lui a parfaitement réussi.

C'est du même œil qu'il voit le principe sur lequel repose le gouvernement actuel, et qu'il calcule le présent et l'avenir.

« C'est un seul homme, dit-il, qui est le mobile et le centre du gouvernement; toute la » république *roule* sur Bonaparte, sa volonté est » devenue notre pacte social, ses moindres fan- » taisies sont des lois de l'état, et *la grande nation*,

» si l'on peut s'exprimer ainsi, est toute entière » dans *le grand homme.* Si cette république, trans» formée en un seul homme, venait un beau » matin à nous manquer, je ne sais pas trop ce » qu'elle laisserait après elle? »

On ne peut pas se dissimuler que la perte de Bonaparte ne fût une calamité pour la République; aucun homme sans doute (ne fût-ce que par le prestige seul de sa réputation et de sa fortune), n'est plus propre que lui à perfectionner son ouvrage; sa présence a eu par-tout tant d'influence, que son absence serait vivement sentie. Cependant les élémens qu'il a tracé subsiteraient, sa politique et son génie lui survivraient; il serviraient encore de guide à ceux qui gouverneraient après lui, et la République ne périrait pas pour cela. *Bonaparte est un grand homme!* mais il n'est pas le seul, et depuis la révolution on a assez souvent appris à juger que la République ne tenait pas à un seul homme. . . . .

S'il en était ainsi, l'auteur des Adieux ne devrait pas tant s'affliger d'avance; la chute de la République serait marquée par la perte de Bonaparte; elle ne serait plus qu'un viager sur sa tête, et le rétablissement de la monarchie après laquelle il soupire, arriverait un jour; il aurait une espérance *raisonnable et fondée*, et c'est encore quelque

chose! Cette perspective vaudrait mieux pour les royalistes, que la ressource équivoque et bien fragile « de faire briller aux yeux de la nation *l'aurore » prophétique* de la félicité sur les débris du gou- » vernement actuel, et que *l'espérance* de guérir » la nation de la maladie *presque incurable* de la » peur!..... »

On a vu combien il serait difficile de ramener en France la félicité à la suite du char de triomphe de la monarchie; on a vu combien de gens sont intéressés à arrêter ce char dans sa course; combien il faudrait qu'il en écrasât sous ses roues avant d'arriver; et jamais l'espérance idéale du *mieux*, ne peut contrebalancer le danger réel que l'on touche au doigt en changeant de position. *On ne guérit pas de la peur;* et c'est pour cela, et parce qu'on sait très-bien que le remède serait pire que le mal, que la maladie est *incurable;* il est bien étrange qu'étant convaincu de cette difficulté, l'auteur des Adieux aie entrepris de détruire l'*attachement passager qu'on a pour la République*, et qu'il aie espéré *briser à jamais dans l'opinion le sceptre de Bonaparte :* il y a au moins de la témérité dans ses prétentions, pour ne rien dire de plus! Heureusement elles ne sont point dangereuses!

Mais revenons à lui; voyons ce qu'il pense de *la gloire* de Bonaparte :

« On nous dit, pour nous rassurer, que le gou-
» vernement repose sur les exploits de Bonaparte,
» et qu'il a pour base *la magie de la gloire*; mais
» qu'est-ce que cette *magie* chez un peuple inquiet,
» *raisonneur* et qu'on veut à toute force rendre
» philosophe ; la philosophie *n'a point d'illusion*,
» l'admiration n'est à ses yeux qu'un sentiment
» *stupide*, et la gloire n'est pour elle qu'un *mot*
» *sonore* . . . .

Qui croirait à ce langage que c'est un royaliste qui parle ? Un homme qui croit à *la magie de la naissance*, qui n'est que l'effet du hasard, ne croit pas à la *magie de la gloire!* Il ne sait pas que chez tous les peuples, cette magie fut le principe originaire des dignités (1), et que ce ne fut qu'après une longue altération d'idées, que les hommes ont pu se laisser tromper par cette présomption si souvent trouvée fausse, *qu'un fils hérite des vertus et des talens de son père comme de son patrimoine!*

Il pense que cette magie de la gloire ne peut pas subsister *chez un peuple raisonneur*; et c'est en cela qu'il se trompe.

Un peuple qui raisonne doit nécessairement repousser l'idée des *privilèges de la naissance*, des

---

(1) Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

VOLTAIRE.

magistratures héréditaires, qui ne sont basées que sur des *préjugés* et des *erreurs*; mais il n'a pas besoin de se faire illusion sur le mérite réel, sur les exploits éclatans, il ne peut pas dédaigner ce qui fait sa force et constitue sa supériorité sur les autres nations. Lorsque Bonaparte eut vaincu l'Italie; lorsqu'après avoir successivement battu Wurmser, général autrichien, Alvinsi, le prince Charles et tous les généraux que l'Autriche envoya contre lui, il couronna ses triomphes par la paix de Campo-Formio. Lorsqu'après la défaite de la flotte qui l'avait conduit en Egypte, et qui n'a péri que par l'insubordination inexcusable de l'amiral, qui avait négligé ses ordres, il s'est soutenu pendant près de deux ans sans secours, dans un autre hémisphère. Lorsqu'il a triomphé de toutes les hordes barbares, des mamelucks, des turcs, des arabes, et de tous les obstacles de l'intempérie des saisons, de l'insalubrité du climat et de l'*acerbité* des déserts; *lorsqu'il est revenu triomphant du rivage des morts* (comme le dit lui-même l'auteur des Adieux), alors, sans doute, plus un peuple sera philosophe et raisonneur, plus il sera disposé à rendre hommage au mérite extraordinaire de l'homme dont le génie et la fortune ont opéré de si grandes choses; c'est chez un peuple raisonneur et philosophe que, dans ce cas, l'en-

thousiasme et l'admiration parviennent au plus haut dégré ; c'est pour cela que Bonaparte a électrisé les troupes et les citoyens par-tout où il a passé.

Il ne s'agit plus de calculer le présent par le passé et de mettre *les réputations robustes au creuset de la froide analyse* ; Bonaparte ne ressemble à aucun de ceux qui l'ont précédé dans la révolution ; il est né pour les prodiges : son génie s'est frayé une carrière nouvelle ; il la suivra : *les nombreux triomphes de la monarchie et l'admiration de quatorze siècles* sont passés.

De nouveaux fastes s'ouvrent à nos regards, et s'il faut en juger par les auspices sous lesquels ils commencent, par la durée de ceux qui les ont précédés, par la solidité des nouveaux principes et leur préférence méritée, la république doit durer autant que la justice et la raison sur lesquelles elle est fondée (1).

« Cette magie de gloire, dit-on, ne se répand » pas sur ceux qui l'environnent, c'est un astre

---

(1) Je me garderai bien de penser qu'elle soit éternelle, *une, indivisible* et *impérissable* ; je n'ai à cet égard ni la foi robuste *des patriotes de* 93, ni la confiance chimérique des royalistes ; je sais trop bien que tout passe, et je me soumets à cette loi de la nature sans murmurer !....

» qui brille tout seul parmi des corps ténébreux;
» les agens du gouvernement n'ont pas plus de
» considération que sous le directoire; *les tribuns*
» ne sont pas plus révérés que les *représentans*,
» et quand on parle d'un fonctionnaire public
» *estimé*, on est toujours obligé, pour effacer
» l'impression que fait naître l'idée de sa place,
» d'ajouter, par forme de correctif, qu'il est
» *honnête homme!* »

Ce correctif est usité, sans doute, parmi les royalistes, qui ne regardent pour *honnête homme* que celui qui marche exclusivement dans leurs rangs; il importe peu, pour être *honnête homme*, qu'il arrête les *diligences*, les *recettes* et les *couriers*, qu'il déserte ses drapeaux, qu'il aie des intelligences avec les ennemis de l'état, qu'il *tue*, *égorge ou fasse égorger* des républicains ou ceux qui servent la république, tous ces crimes n'en seront pas moins des *vertus*; dans ces différens cas il ne fait qu'user de *représailles*; et s'il est pris à la tête d'un rassemblement armé, s'il est surpris en flagrant délit comme *embaucheur*, s'il est fusilié, c'est un *honnête homme* de moins; c'est une *victime*, c'est un *enfant*, c'est un *ennemi désarmé* qu'on fait périr!...

C'est ainsi que raisonnent les royalistes! voilà

les hommes aux yeux desquels les agens du gouvernement *n'ont aucune considération*, à moins qu'ils ne soient de leur bord ! ..... qu'y faire ? on ne peut que les inviter à changer de lunettes, pour y voir plus clair ! ... Car les hommes ni les choses ne changeront pas si tôt ! .... Tout ce qu'on peut dire de plus exact sur les agens du gouvernement, c'est que si l'auteur entend par là les généraux, les ministres, les membres des conseils, etc. ils jouissent de toute la *considération* que leurs exploits ou leurs bienfaits attachent à leur nom, *nul n'est considéré par le rang qu'il occupe!* Eh bien, c'est un véhicule de plus pour piquer l'émulation de ceux qui n'ont encore rien fait de bien ; c'est une invitation pour eux de se rendre digne de la confiance dont on honore leurs collègues ; c'est une preuve *qu'on ne salue plus la robe d'un magistrat ignorant !*

L'auteur des Adieux parle de la *mode*, du *luxe*, comme d'un contraste trop promptement employé par le gouvernement actuel. « On s'est » étonné, dit-il, de le voir passer subitement du » tonneau de Diogène dans le palais des rois. »

Si ce changement ne se fut opéré qu'en faveur de la monarchie, l'auteur des Adieux le trouverait parfaitement dans l'ordre ; il ne lui paraîtrait

pas « que nous fussions encore trop près du temps » où l'autorité avait besoin de se populariser sous » les haillons. » Il ne verrait pas que la magnificence fait un contraste trop douloureux avec la misère publique, tout serait pour *le mieux , dans le meilleur des mondes !* Et au risque de manquer de pain, de retomber dans l'esclavage et de voir ruisseler le sang, il vaudrait encore mieux, suivant lui, être ébloui par les brillans de la couronne de Louis XVIII que *par les étriers d'or de Bonaparte !*

Tels sont toujours les extrêmes et les contradictions dans lesquelles abondent les partisans aveugles d'une opinion exaltée et prévenue, ils trouvent mal tout ce qui n'est pas fait par eux ou leurs partisans ! c'est un malheur dont il faut se consoler ; on ne peut pas exiger d'eux qu'ils jugent toujours juste !

C'est ainsi que l'auteur des Adieux juge *de la gloire.*

« Il est vrai, dit-il, que Bonaparte a obtenu » sur le champ de bataille des succès brillans ; » mais les succès, dit un des oracles de la sagesse » moderne, *font la réputation et non pas la gloire !* » d'où il conclut qu'un homme peut faire des » actions éclatantes ; mais que s'il n'a pas un *but*

» *déterminé*, sa gloire est l'ouvrage de sa fortune » et non pas de son propre génie ; que c'est un » illustre aventurier, mais non pas un héros ! »

Ainsi raisonnera toujours l'esprit de parti : à ses yeux tout change de forme et de nom, la prudence et la modération sont *faiblesse* ; le courage, est *brutalité* ; les opérations du génie, *sont l'ouvrage de la fortune* ; un héros est un *illustre aventurier* ; mais que faut-il qu'il fasse pour être un grand homme, pour que les succès brillans qu'il a obtenu sur le champ de bataille impriment tout-à-coup à sa réputation *la teinte de la gloire ?* Que doit faire Bonaparte pour cela ? Il doit (suivant l'auteur des Adieux), *avoir un but déterminé !*

Or, le but vers lequel on voudrait le voir se diriger, quel est-il ?

On le conçoit aisément ! Si Bonaparte eût imité Monk, s'il n'avait renversé la tyrannie du directoire que pour rétablir le despotisme royal, si tous ces exploits eussent tourné à l'avantage de la monarchie, Bonaparte serait couvert de gloire ; si au contraire il ne combat et ne triomphe que pour assurer la liberté et l'indépendance de son pays, pour le placer au premier rang dans la balance politique, pour donner à la république une paix glorieuse et durable, il n'est plus qu'un

illustre aventurier aux yeux d'un certain parti, quoiqu'il aie un *but déterminé*; mais il est un grand homme, il est un héros aux yeux de sa patrie et de l'Europe entière; son choix doit être fait, comme l'opinion publique est fixée sur son compte.

En vain dirait-on : « Que ses lauriers sont teints » du sang de deux cent mille Français morts au » champ de bataille. » La gloire d'Alexandre, de César, de Scipion, de Henri IV, de Louis XIV, de Turenne, de tous les conquérans anciens et modernes; n'a-t-elle coûté ni larmes, ni sang aux nations? Leur nom en a-t-il pour cela moins passé avec honneur à la postérité?

S'il fallait entrer dans l'examen de ce qui constitue véritablement un *héros*, nous entreprendrions une discussion philosophique qui n'est pas de notre sujet et qui nous mènerait trop loin; il ne s'agit que de *la gloire militaire et politique* dans l'acception qu'elle a vulgairement dans l'esprit des nations, qui ne sont pas toutes composées de philosophes; et certes, dans ce genre, celle de Bonaparte est portée au plus haut degré.

« Mais, dit-on, sa fortune ne peut pas être » éternelle, les plaines de Saint-Jean-d'Acre ren- » ferment des monumens récens des vicissitudes » de sa destinée. »

Quel est l'homme, quel est le héros qui n'éprouva jamais de revers? Tant de causes, tant d'événemens, peuvent concourir à tromper la prudence et le génie du plus habile général; il peut être écrasé par le nombre, par les besoins, par la misère; mais lorsqu'il se tire d'une position aussi périlleuse, lorsqu'après un insuccès il vient mettre en déroute à *Aboukir*, avec les débris de son armée, des forces triples et quadruples; lorsqu'il triomphe de tous les obstacles, presque sans moyen, c'est alors que son courage, son génie et sa fortune sortent triomphans de la lutte avec un nouvel éclat!

« L'opinion qu'on a du bonheur de Bonaparte » n'est qu'une illusion passagère. »

Pourquoi donc tant s'affecter de cette *illusion* et ne pas la laisser passer si elle doit durer si peu?

« On a beau se déguiser ses craintes, chacun » est persuadé que nous n'avons qu'un gouverne» ment *provisoire*; des emplois, des affaires, une » existence *provisoire*! »

Si tout n'est que *provisoire* les royalistes doivent, comme les Juifs, attendre en paix leur Messie, ils doivent se consoler du présent, laisser marcher leur monarchie réelle et *positive* à la suite de la

république *des futurs contingens*, puisqu'elle leur paraît telle.

Pourquoi s'inquiéter « de ce que les propriétés » nationales ne se vendent plus depuis que Bona- » parte est à la tête du gouvernement? »

Se vendaient-elles mieux avant son arrivée? les finances étaient elles mieux réglées? le trésor public était il plus opulent sous le directoire? les banquiers avaient-ils plus de confiance en lui qu'en Bonaparte? a-t-il trouvé moins de ressources que ses prédécesseurs? Au contraire, il a calmé les inquiétudes de la France; il a tiré d'un mauvais pas les directeurs eux-mêmes, qui n'avaient plus de moyens de se soutenir; il a donné à la France une nouvelle énergie; il a recrée nos armées, rappelé la victoire sous nos drapeaux, et rouvert la carrière à la prospérité de la nation.

Que ses détracteurs n'espèrent donc plus lui en imposer par le fantôme « des rivaux qui l'abhor- » rent, par la méfiance *des valets* qui le trompent, » des ennemis qui le menacent, d'un ministère » qui le rend odieux, d'un sénat turbulent, qui » brûle de déclarer *l'empereur traître à la patrie.* »

Bonaparte ne peut l'être que dans un seul cas, et il s'entend assez; Bonaparte dort sans doute très-tranquille sur tous les dangers qui lui sont

personnels, il n'en est pas venu jusques-là sans avoir fait bien des fois le sacrifice de son existence ; il ne craint pas les *revenans* ; tous ceux qui pourraient lui en vouloir ont aujourd'hui de trop bonnes raisons de garder le silence pour oser se montrer, ils se mêleront dans la foule et crieront comme on a fait de tout temps en pareil cas, *vive la république ! vive Bonaparte !*

Alors, au lieu de céder à l'invitation qu'on lui fait, d'échapper *aux périls qui le pressent, de sauver sa fortune des hasards de l'avenir*, de flétrir ses lauriers par un acte de trahison et de lâcheté, de descendre de *la première place à la seconde*, Bonaparte entendra la voix d'une nation brave, puissante, éclairée et généreuse qui lui dit avec confiance :

« La paix de l'Europe, la prospérité et l'honneur » des Français sont dans tes mains.

» Quand la France fut couverte de législateurs, » personne ne pouvait faire le bonheur du peuple, » tu réunis aujourd'hui tous les moyens dans le » pouvoir qui t'est confié.

» Vois les nombreux soldats qui s'avancent sur » le champ de bataille, c'est pour te seconder, » c'est pour assurer le triomphe, la gloire et l'in-

» dépendance de leur patrie qu'ils marchent au
» combat, c'est pour conquérir la paix.

» C'est toi qui doit tarir les larmes et les gémissemens de l'Europe! c'est toi qui doit cicatriser
» les plaies de l'humanité!

» Ne sois ni *César*, ni *Cromwel*, ni *Auguste*,
» ne sois pas même *Titus*, *Antonin* et *Marc-Aurèle*,
» sois plus grand que tout ceux qui t'ont précédé
» dans la carrière de la gloire, vois combien de
» bénédictions, et d'honneurs sont attachés à la
» mémoire des bienfaiteurs du genre humain!........

» Vois l'admiration et la reconnaissance du
» peuple dont tu auras fixé le bonheur par ta
» sagesse et ta modération; jouis à la fois de ta
» gloire présente et de la perspective de la postérité; ne sois pas *Monk* si tu veux être *un grand*
» *homme*, et mériter l'estime et l'attachement de
» trente millions de Français; sois toujours toi-
» même, sois BONAPARTE (1).....

---

(1) Il semble que tous les genres de gloire soient attachés au nom de BONAPARTE, et que sa destinée soit de passer à la postérité sous toutes les formes d'illustrations. Pendant que le premier Consul étonne l'Europe par les conceptions de son génie; pendant qu'il enfante des prodiges; le Ministre de l'Intérieur, *Lucien Bonaparte*,

se déclare le Mécène de la Littérature et des beaux Arts ; il encourage, par son exemple et par ses bienfaits, les talens qui doivent célébrer un jour les exploits de nos Héros et la gloire de la République ; il met toute la sienne à nous rappeler que le siècle d'Auguste fut aussi celui de Virgile et d'Horace.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE.

Si les réponses que j'ai faites aux propositions que contient l'ouvrage que je viens de réfuter ne suffisent pas pour convaincre les partisans de la royauté de l'impossibilité du retour à l'ancien ordre de choses;

Si je n'ai pu ramener à des principes plus raisonnables, ceux que des préjugés et de vieilles erreurs ont long-temps subjugués;

S'ils sont encore disposés à déclamer contre *la philosophie et la république*, je les invite à lire avec attention et à bien méditer les réflexions que j'ai extraites d'une des feuilles du journal *des Défenseurs de la Patrie.* J'ai cru devoir transcrire l'article en entier pour l'édification des incrédules : ce morceau m'a paru trouver ici parfaitement sa place.

Je n'ai rien vu dans ce genre, depuis la révolution, d'une éloquence plus vraie, plus douce et plus simple.

Je n'ai jamais rien vu de plus sage, de plus judicieux, de plus agréablement écrit, et qui soit propre à faire une plus profonde impression sur ceux qui cherchent de bonne foi la vérité.

Extrait du journal des Défenseurs de la Patrie,
du 10 *floréal an* 8,

ARTICLE VARIÉTÉS.

Jeune homme! vous criez contre la philosophie; soit : à votre âge il faut être à la mode; et je ne suis pas

plus étonné de vous entendre blâmer ce que vous ne connaissez pas, que de vous voir un habit juponné, un bouquet, des chevaux, des maîtresses et des dettes. Mais, attendez quelques années; et, si le hasard conduit vos pas dans des contrées où la philosophie soit détestée; et là, si vous souffrez dans votre personne, dans vos parens, dans vos amis; si quelque lettre de cachet vous ravit votre épouse, votre père, vos enfans, ou vous arrache vous-même de leurs bras; si dans ces climats, si différens de la France, la tyrannie vous dit: « Vous ne vivez que parce que tel est mon plaisir; » le génie, l'ame, le cœur, l'esprit, la raison, ces » attributs de l'homme, dont vous êtes si fier, vous ne » les avez reçu que pour me craindre, me servir, m'obéir et m'adorer »; si les préjugés vous disent : « Le » sang qui coule dans vos veines, est obscur, méprisable et vil; que nous importe votre courage, votre » honneur, vos talens et vos vertus? Vous n'êtes rien, » puisque vous n'êtes pas issu de la classe qu'il nous a » plu de déïfier »; si le fanatisme vous crie : « Tu adoreras mon Dieu, ou tu périras; si tu le pries à ta » manière, l'échafaud t'attend; si je ne te vois pas » dans mon église, tu seras brûlé »; alors, pauvre jeune homme! alors tu verras si ton cœur meurtri, brisé, déchiré, n'invoquera pas, dans ses douleurs, les mortels généreux, dont la courageuse sagesse dévoila aux hommes l'abus de la tyrannie, la sottise des préjugés, la barbarie du fanatisme.

Tu verras s'il est doux pour toi de te passer d'une liberté bien entendue, d'une égalité sagement combi-

née, d'une tolérance fondée sur la natnre; tu verras si l'on peut être heureux quand on a perdu le droit d'être utile, d'être juste, d'être compatissant; tu verras si la patrie n'est qu'un mot, si les lois ne sont qu'une chimère, et si l'ordre réside dans l'esclavage; tes yeux éteints par les larmes se tourneront vers la France; combien tu regretteras ces jours où ta jeune ignorance prononçait, avec dédain, le mot de *République !* tu t'écrieras, en gémissant : « Les imposteurs ! combien ils m'ont trompé » ! Et cette philosophie, insensé jeune homme ! aujourd'hui l'objet de tes sarcasmes, sera pourtant alors le seul appui que l'univers te laissera pour supporter tes maux.

Pourquoi fronces-tu le sourcil? Ah! j'entends : ils t'ont dit que les crimes de la révolution sont l'ouvrage des philosophes. Phrase de rhéteur, mon ami, plus digne de pitié que de censure. Est-ce par l'ordre des philosophes qu'ils ont égorgé les philosophes? Sont-ce Mably, Helvétius, Voltaire, qui ont signé l'arrêt de mort de Condorcet, de Thouret, de Vergniaud, etc.?

— Non, mais ce fut au nom de la philosophie. — Qu'est-ce que cela prouve? Le faussaire vient aussi demander un paiement au nom de celui dont il a contrefait la signature. Ce fut au nom de l'Evangile qu'on fit la Saint-Barthélemy, dira-t-on pour cela que ce fut un crime de Las-Cazas.

Ouvres les yeux, pauvre jeune homme! qui répare aujourd'hui ces crimes dont on accuse la philosophie? C'est la philosophie elle-même. On la calomnie avec acharnement, parce qu'elle dessèche les fruits qu'on s'était

promis des crimes. Apprends qu'on peut tuer les philosophes, mais qu'on ne tuera jamais la philosophie, parce que, tant qu'il existera des infortunés, l'homme sentira le besoin de la justice, de la modération et de la clémence. Sais-tu l'époque où il sera permis d'oublier jusqu'au nom de la philosophie? C'est quand il n'y aura plus d'oppresseurs sur la terre.

J. L. V.

FIN.

